CLASSIQUES POUR TOUS

ŒUVRES CHOISIES DE

SHAKESPEARE

PUBLIÉES PAR

HENRI DE PEZAC

Tome II

LE MARCHAND DE VENISE. — FALSTAFF.

PARIS
LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE
195, Boulevard Saint-Germain, 195

1884

823SJ NP
2

Columbia University
in the City of New York

LIBRARY

ŒUVRES CHOISIES DE

SHAKESPEARE

Tous droits réservés.

BRUXELLES. — IMP. ALFRED VROMANT.

ŒUVRES CHOISIES DE

SHAKESPEARE

PUBLIÉES PAR

HENRI DE PEZAC

Tome II

LE MARCHAND DE VENISE. — FALSTAFF.

PARIS

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE

195, Boulevard Saint-Germain, 195

1884

.21-8004

823 SJ

MP

v. 2

NOTICE

Boileau n'a pas connu cette pièce. Heureusement! L'art poétique en ses quatre chants aurait-il suffi à contenir ses anathèmes contre cette œuvre, charmante entre toutes, mais étrange, qui se permet de manquer aux deux règles essentielles de toute composition, l'unité d'action et l'unité de caractère? Comédie et drame à la fois, faite de deux intrigues, l'une sombre, l'autre gracieuse, l'une s'enroulant sur l'autre comme le lierre sur un donjon noir. Une des intrigues se dénoue au milieu de la pièce, l'autre dans

la scène suivante au palais de justice : et le tout finit par le duo du clair de lune (M. de Lamartine avant la lettre), et une gracieuse querelle d'amoureux. C'est du dessert, mais il est exquis. Macbeth est plus saisissant, Hamlet plus profond : mais je ne sais si jamais Shakespeare a traité une de ses œuvres avec autant d'amour, et si aucune autre peut donner une idée aussi complète des ressources infiniment variées de son génie.

Si un type de femme atteint l'idéal, c'est celui de Portia. C'est la jeune fille chrétienne, fruit d'une civilisation exquise et raffinée telle que pouvait l'être celle de Venise au XVI^e^ siècle : noble et belle, spirituelle et digne. Elle atteint la plus haute éloquence dans les paroles qu'elle adresse à Shylock sur la clémence ; mais comme elle babillera tout à l'heure avec son amoureux ! Quant au Juif qui lui est opposé comme contraste, le type n'en est point perdu : de nos jours il ne demanderait peut-être plus une once de chair de chrétien, mais s'il pouvait la prendre !... Les personnages secondaires, Lorenzo, Jessica, charmante fille qui ferait pardonner à tous les siens, Bassanio, sont

traités avec un art consommé. Pour Antonio, le marchand de Venise, bien que son rôle soit un des plus courts, ce n'est pas le moins important ni le moins intéressant. Si par impossible, dans quelques siècles, les notions historiques venaient à manquer sur Shakespeare, on serait bien embarrassé de savoir à quelle époque ce type a posé devant l'écrivain. C'est un homme du XIX^e^ siècle que ce blasé bienfaisant, mélancolique par nature et par l'expérience qu'il a de la vie, d'une grandeur d'âme si simple qu'on ne la saisit point au premier abord.

Ce n'est pas sans intention que la pièce est intitulée le Marchand de Venise. *Quand on la relit, ce qu'on ne peut manquer de faire dès qu'on l'a lue une fois, cette figure passe au premier plan, du second où elle paraissait d'abord reléguée. Il en est de l'œuvre entière d'ailleurs, comme de ce personnage, et c'est bien là une de celles dont Horace aurait dit.....*

Nocturna versate manu, versate diurna.

L'aventure qui forme le sujet du Marchand de

Venise *a été racontée bien souvent au moyen âge. On la trouve déjà dans le* Pecorone *de* ser Giovanni, *recueil de nouvelles italiennnes qui date du XIV*e *siècle.*

LE MARCHAND DE VENISE [1]

DRAME EN CINQ ACTES

PERSONNAGES.

LE DOGE DE VENISE,
LE PRINCE DE MAROC.
LE PRINCE D'ARAGON.
ANTONIO, marchand de Venise.
BASSANIO, son ami.
SALANIO, }
SALARINO, } amis d'Antonio et de Bassanio.
GRATIANO, }
LORENZO, amoureux de Jessica.
SHYLOCK, Juif.
TUBAL, Juif, son ami.
LANCELOT GOBBO, bouffon au service de Shylock
LE VIEUX GOBBO, père de Lancelot.
SALERIO, messager de Venise.
LEONARDO, domestique de Bassanio.
BALTHAZAR, }
STEPHANO, } domestiques de Portia.
PORTIA, riche héritière.
NERISSA, sa suivante.
JESSICA, fille de Shylock.
SÉNATEURS DE VENISE, OFFICIERS DE LA COUR DE JUSTICE, UN GEÔLIER, DOMESTIQUES, ETC.

La scène est tantôt à Venise, tantôt à Belmont, château de Portia sur le continent.

(1) D'après Malone, cette pièce aurait été composée en 1598.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

Venise. — Une rue.

Arrivent ANTONIO, SALARINO *et* SALANIO.

ANTONIO.

En vérité, je ne sais pourquoi j'ai cette tristesse ; elle me fatigue ; vous dites qu'elle vous fatigue aussi ; mais d'où elle m'est venue, où je l'ai gagnée, où j'en ai fait rencontre, de quelle étoffe elle est faite, et où elle est née, c'est ce que je suis encore à apprendre : cette disposition d'esprit me rend tellement stupide, que j'ai grand'peine à me connaître moi-même.

SALARINO.

Votre esprit est ballotté sur les flots à la suite de vos larges vaisseaux, qui, fiers de leur vaste mâture, véritables seigneurs de la mer, opulents citoyens de l'Océan, ou, si vous voulez, décors mouvants de la mer, planent sur le menu peuple des navires, qui les saluent avec respect, au moment où ils passent, emportés par leurs ailes de chanvre.

SALANIO.

Croyez-moi, seigneur, si j'avais exposé un pareil enjeu, la meilleure part de mes affections accompa-

gnerait au loin mes espérances. On me verrait sans cesse arracher des brins d'herbe, pour m'assurer de quel côté le vent souffle ; les yeux attachés sur les cartes, pour y chercher les ports, les môles et les rades ; et le moindre objet qui pourrait menacer la sécurité de ma cargaison, me donnerait des transes.

SALARINO.

Mon souffle, en refroidissant mon potage, me ferait frissonner à la pensée de tous les désastres que le vent peut causer sur mer. Je ne pourrais voir couler le sablier sans penser aux bancs de sable et aux bas-fonds ; sans me représenter mon riche Saint-André échoué dans les sables, avec son grand mât incliné plus bas que ses sabords, comme pour baiser sa tombe. Si j'allais à l'église, comment voir le saint édifice de pierre sans me rappeler sur-le-champ les rochers dangereux auxquels il suffirait de toucher seulement les flancs de mon vaisseau fragile pour éparpiller sur les flots toutes mes épices, habiller de mes soieries les vagues mugissantes, et me faire subitement passer de l'opulence à rien ? Comment réfléchir à cela sans penser en même temps qu'une telle préoccuparion m'attristerait ? Tenez, vous aurez beau dire, je suis sûr qu'Antonio n'est triste que parce qu'il songe à ses cargaisons.

ANTONIO.

Non, croyez-moi : j'en rends grâce à mon étoile, mes marchandises ne sont pas toutes aventurées sur un seul vaisseau et n'ont pas toutes la même destination ; d'ailleurs je n'ai pas embarqué ma fortune

entière dans les spéculations de cette année : ce ne sont donc pas mes cargaisons qui me rendent triste.

SALANIO.

En ce cas, vous êtes amoureux ?

ANTONIO.

Fi donc !

SALANIO.

Vous n'êtes pas amoureux non plus ? alors disons que vous êtes triste parce que vous n'êtes pas gai : il vous serait tout aussi facile de rire, de danser et de dire que vous êtes gai parce que vous n'êtes pas triste. Par Janus au double visage, la nature fait quelquefois d'étranges personnages : les uns ont toujours l'œil éveillé, et vrais perroquets, le premier joueur de cornemuse qu'ils verront les fera rire ; d'autres ont une mine si renfrognée qu'ils ne desserreraient pas les lèvres pour le sourire le plus léger, quand Nestor jurerait que la chose est plaisante à faire pouffer de rire.

Arrivent BASSANIO, LORENZO *et* GRATIANO.

SALANIO.

Voici Bassanio, votre noble parent, qui vient, accompagné de Gratiano et de Lorenzo : adieu ; nous vous laissons en meilleure compagnie.

SALARINO.

Sans l'arrivée de plus dignes amis, je serais resté jusqu'à ce que je fusse parvenu à vous égayer.

ANTONIO.

Je fais de votre amitié le plus grand cas. Je pense que vos affaires vous appellent, et que vous profitez de cette occasion pour partir.

SALARINO.

Bonjour, messieurs.

BASSANIO.

Eh bien ! messieurs, quand rirons-nous ? dites-nous quand ? vous devenez singulièrement rares. Cela durera-t-il ?

SALARINO.

Quand vos affaires vous le permettront, nous serons à vos ordres.

SALARINO *et* SALANIO *s'éloignent.*

LORENZO.

Seigneur Bassanio, puisque vous voilà avec Antonio, nous allons tous deux vous laisser ensemble ; mais à l'heure du dîner, rappelez-vous, je vous prie, l'endroit où nous devons nous retrouver.

BASSANIO.

Vous pouvez compter sur moi.

GRATIANO.

Vous n'avez pas bonne mine, seigneur Antonio. Vous donnez trop de soins aux affaires du monde ;

c'est perdre que d'acheter le succès par des soucis trop grands. Croyez-moi, vous êtes merveilleusement changé.

ANTONIO.

Gratiano, je considère le monde comme il doit être considéré, comme un théâtre où chacun est obligé de jouer un rôle, et c'est un rôle triste que le mien.

GRATIANO.

Je veux jouer le bouffon. Que les rides de l'âge me viennent à force de gaité et de rire; puissé-je voir plutôt le vin m'échauffer le foie que mon cœur se morfondre en désolants soupirs. Pourquoi un homme qui a le sang chaud ressemblerait-il à la statue d'albâtre de son grand-père, dormant tout éveillé et se donnant la jaunisse par sa mauvaise humeur ? Écoutez-moi, Antonio ; je vous aime, et c'est mon amitié qui vous parle : il y a des hommes dont le visage est une véritable eau dormante, toujours couverte d'écume ; ils gardent un silence calculé pour se donner une réputation de sagesse, de gravité et de profondeur, et semblent vous dire : « Je suis un oracle ; quand j'ouvre la bouche, que nul chien n'aboye ! » O mon cher Antonio, j'en connais qui ne sont réputés sages que parce qu'ils ne disent rien, et qui, s'ils parlaient, damneraient leurs auditeurs en les forçant à traiter le prochain d'imbécile. Nous reparlerons de cela une autre fois ; mais, croyez-moi, ne cherchez pas à prendre à l'hameçon de votre tristesse ce goujon des sots, la réputation.— Venez, mon cher

Lorenzo. — (*A Antonio*). Adieu pour quelque temps; je finirai mon sermon après dîner.

LORENZO.

Oui, nous allons vous laisser jusqu'à l'heure du dîner ; il faut que je me résigne à être du nombre de ces sages muets ; car Gratiano ne me laisse jamais parler.

GRATIANO.

Fort bien ; tenez-moi compagnie pendant deux années encore, et je vous promets que vous ne distinguerez plus le son de votre propre voix.

ANTONIO.

Adieu ; je vois qu'à ce compte-là vous ferez de moi un bavard.

GRATIANO.

Tant mieux ; car le silence n'est recommandable que dans une langue fumée, et dans une fille qui n'est point à vendre.

GRATIANO *et* LORENZO *s'éloignent.*

ANTONIO.

Y a-t-il quelque chose dans tout cela ?

BASSANIO.

Gratiano est l'homme de Venise qui sait dire indéfiniment le plus de riens : ses raisons sont comme deux grains de blé dans deux boisseaux de paille hachée ;

il faut chercher tout le jour avant de les trouver, et quand on les a, elles ne valent pas la peine qu'on s'est donnée.

ANTONIO.

Fort bien ; maintenant, dites-moi qu'elle est cette dame dont vous m'avez promis de me parler, et vers laquelle votre intention est de faire un mystérieux pèlerinage.

BASSANIO.

Vous n'ignorez pas, Antonio, quelle brèche j'ai faite à ma fortune en adoptant un train de vie que l'exiguité de mes ressources ne me permettait pas de continuer. Je ne me plains pas de l'obligation où je suis de descendre de cette haute existence ; mon principal souci est de sortir avec honneur des dettes considérables dont ma jeunesse trop prodigue m'a grevé : c'est à vous, Antonio, que ma bourse et mon cœur doivent le plus ; votre amitié me donne le droit de vous confier mes projets et les moyens que j'ai en vue pour arriver à l'acquittement de toutes mes dettes.

ANTONIO.

Faites-les-moi connaître, mon cher Bassanio, et s'ils sont, comme vous, dans les limites de l'honneur, soyez assuré que ma bourse, ma personne et tous les moyens dont je dispose, seront employés à vous servir.

BASSANIO.

Lorsque j'étais écolier, quand il m'arrivait de perdre

une flèche, pour la retrouver, j'en décochais aussitôt une seconde dans la même direction, ayant soin de suivre plus attentivement son vol, et en en risquant deux, je parvenais souvent à retrouver l'une et l'autre. Je vous cite cet enfantillage, parce que le raisonnement qui va suivre n'est guère moins puéril. Je vous dois beaucoup, et, comme on pouvait s'y attendre dans un jeune étourdi, ce que je vous dois est perdu ; mais si vous voulez décocher une seconde flèche dans la direction de la première, j'en suivrai le vol d'un œil attentif, et j'ai la certitude de les retrouver toutes deux, ou du moins de vous rapporter la seconde, tout en restant pour la première votre débiteur reconnaissant.

ANTONIO.

Vous me connaissez, et c'est du temps perdu que les détours que vous prenez avec mon amitié ; et certes, vous me faites plus de tort en mettant en doute mon dévouement sans limites que si vous aviez gaspillé tout mon avoir. Dites-moi seulement ce que vous attendez de moi, d'après la connaissance que vous avez de ce que je puis faire, et je suis prêt : parlez donc.

BASSANIO.

Dans Belmont habite une riche héritière ; elle est belle, plus belle que ce mot ne l'exprime, belle de qualités merveilleuses ; parfois ses yeux m'ont envoyé de silencieux messages ; elle se nomme Portia, et ne le cède en rien à la fille de Caton, à la Portia de Brutus. Le monde n'ignore pas son prix ; car les

quatre vents lui amènent de tous les rivages d'illustres adorateurs. Les boucles de sa blonde chevelure retombent sur ses tempes comme une toison d'or, et pour en faire la conquête plus d'un Jason arrive au château de Belmont, comme dans une nouvelle Colchide. O mon cher Antonio, si j'avais les moyens de me poser leur rival, quelque chose me dit qu'elle couronnerait mes vœux.

ANTONIO.

Vous savez que toute ma fortune est sur l'Océan ; je n'ai point d'argent ni le moyen d'en trouver maintenant : allez donc essayer ce que peut mon crédit à Venise ; torturez-le jusqu'à la dernière extrémité pour vous mettre en état de figurer à Belmont auprès de la belle Portia : allez vous enquérir où il y a de l'argent ; j'en ferai autant de mon côté, et je ne doute pas que mon crédit ou ma considération personnelle ne m'en procure.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Belmont. — Un appartement dans le château de Portia.

Entrent PORTIA *et* NÉRISSA.

PORTIA.

Par ma foi, Nérissa, ma petite personne est bien lasse de ce grand monde.

NÉRISSA.

Ce serait trop simple, madame, si vos afflictions étaient en aussi grand nombre que vos prospérités ; et néanmoins, d'après ce que je vois, on souffre autant de l'indigestion que de la faim : le vrai bonheur est dans la médiocrité ; le superflu a plutôt des cheveux blancs, mais l'honnête nécessaire vit plus longtemps.

PORTIA.

Voilà de belles maximes, et on ne peut mieux débitées.

NÉRISSA.

Elles valent mieux encore quand on les suit.

PORTIA.

Si faire était aussi aisé que savoir ce qu'il convient de faire, les chapelles seraient des églises et les cabanes des pauvres gens seraient des palais. C'est un bon prédicateur que celui qui se conforme à ses propres instructions. Il m'est plus facile d'enseigner à vingt individus ce qu'il faut faire, que d'être l'un des vingt à suivre mes propres leçons. Le cerveau peut tracer des lois aux sens ; mais un tempérament ardent saute par-dessus les froides règles. Jeunesse la folle est un lièvre qui franchit d'un saut les filets de Raison l'impotente. Mais ce raisonnement ne saurait me servir à choisir un époux. Qu'est-ce que je dis choisir ? Hélas ! je ne puis ni choisir ce qui me plaît, ni refuser ce que je déteste ; ainsi les volontés d'une fille vivante sont asservies aux volontés d'un

père mort. — N'est-il pas bien dur, Nérissa, de ne pouvoir choisir ni refuser personne ?

NÉRISSA.

Votre père fut toujours un homme vertueux, et les saints personnages ont toujours, à leur mort, de bonnes inspirations. Soyez donc persuadée que la loterie qu'il a imaginée dans ces trois coffres d'or, d'argent et de plomb, et en vertu de laquelle vous appartiendrez à celui qui choisira le coffre désigné par lui, ne saurait vous donner pour époux qu'un homme digne de votre amour. Mais parmi les illustres soupirants qui sont déjà ici, en est-il un en faveur duquel votre cœur se prononce ?

PORTIA.

Redis-moi leurs noms, je te prie : à mesure que tu les nommeras, je te les décrirai, et par la description tu jugeras de mon affection.

NÉRISSA.

Il y a d'abord le prince napolitain.

PORTIA.

C'est un jeune fat, qui parle sans cesse de son cheval ; il se fait un grand mérite de pouvoir le ferrer lui-même ; j'ai bien peur que madame sa mère n'ait fait un faux pas avec quelque maréchal ferrant.

NÉRISSA.

Il y a ensuite le comte palatin.

PORTIA.

C'est un homme qui a toujours la mine renfrognée. Il semble vous dire : *Me voulez-vous, ou ne me voulez-vous pas ? choisissez*. Il écoute sans sourire les contes les plus plaisants ; je crains que dans ses vieux jours il ne joue le rôle de philosophe larmoyant, tant il est dans son jeune âge d'une insupportable tristesse. Plutôt que d'épouser l'un d'eux, je préférerais me marier à une tête de mort ayant un os dans la bouche, Dieu me garde de ces deux hommes !

NÉRISSA.

Que vous semble du gentilhomme français, monsieur Lebon ?

PORTIA.

Dieu l'a créé ; je ne m'oppose donc point à ce qu'il passe pour un homme. Je sais que c'est un péché que de se moquer de son prochain ; mais lui, il a un meilleur cheval que le Napolitain ; il a dans un plus haut degré de perfection que le comte palatin la mauvaise habitude de prendre une mine renfrognée : il est tout le monde et ce n'est personne : si un merle chante, le voilà aussitôt qui se met à danser ; il dégaine contre son ombre : en l'épousant, j'épouserais vingt maris. Je lui pardonnerais de me mépriser, car, dût-il m'aimer à la passion, je ne le paierai jamais de retour.

NÉRISSA.

Que direz-vous donc de Falconbridge, le jeune baron d'Angleterre ?

**

PORTIA.

Tu sais que je ne lui dis jamais rien, car il ne me comprend pas, ni moi lui : il ne sait ni le latin, ni le français, ni l'italien, et tu pourrais attester en justice que je possède à peine pour deux liards d'anglais. C'est un fort bel homme en peinture ; mais, hélas ! quelle conversation avoir avec un tableau muet ? Comme il est drôlement habillé ! Je pense qu'il a acheté son pourpoint en Italie, son haut de chausses en France, sa toque en Allemagne, et ses manières partout.

NÉRISSA.

Que pensez-vous du seigneur écossais son voisin ?

PORTIA.

Qu'il est plein de charité pour son prochain, car il a emprunté à l'Anglais un soufflet, jurant qu'il le lui rendrait quand il pourrait : si je ne me trompe, le Français lui a donné sa garantie et l'a signée d'un faux nom (1).

NÉRISSA.

Comment trouvez-vous le jeune Allemand, le neveu du duc de Saxe ?

(1) Allusion aux promesses de secours que la France ne cessait de faire aux Écossais, dans leurs différends avec l'Angleterre. *(Note du traducteur.)*

PORTIA.

Détestable le matin quand il est à jeun, et encore pire le soir quand il est ivre : dans ses meilleurs instants il est un peu moins qu'un homme, et dans ses plus mauvais moments il est très peu supérieur à la brute. En mettant tout au pire, je ferai en sorte de me passer de lui.

NÉRISSA.

S'il offre de courir la chance de la loterie, et choisit le coffre gagnant, en refusant sa main, vous refuseriez d'exécuter les volontés de votre père.

PORTIA.

De crainte de malheur, aie soie de placer un grand verre de vin du Rhin sur le coffre opposé : quand le diable serait au dedans, si cette tentation est au dehors, je suis sûre qu'il la choisira ; je ferai tout au monde, Nérissa, plutôt que d'épouser une éponge.

NÉRISSA.

Ne craignez pas, madame, d'avoir aucun de ces messieurs pour époux ; ils m'ont fait part de l'intention où ils sont de retourner dans leurs pays respectifs et de ne plus vous importuner de leurs hommages, à moins qu'il n'y ait pour vous obtenir quelque moyen autre que la loterie prescrite par votre père.

PORTIA.

Dussé-je vivre aussi vieille que la Sibylle, je

mourrai chaste comme Diane, à moins qu'on ne m'obtienne ainsi que l'a voulu mon père. Je suis charmée de voir ces soupirants-là si raisonnables ; car il n'en est pas un dont je ne souhaite ardemment l'absence, et je prie Dieu qu'il leur accorde un bon voyage.

NÉRISSA.

Ne vous rappelez-vous pas, madame, d'avoir vu ici, du vivant de votre père, un Vénitien, homme instruit, un soldat, venu avec le marquis de Montferrat ?

PORTIA.

Oui, oui, c'était Bassanio ; c'est, je crois, ainsi qu'on le nomme.

NÉRISSA.

Oui, madame : de tous les hommes que mes yeux ignorants aient vus, celui-là m'a semblé le plus digne de l'amour d'une jolie femme.

PORTIA.

Je me le rappelle fort bien ; et je me rappelle aussi qu'il méritait l'éloge que tu en fais. — Eh bien, qu'y a-t-il ?

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Madame, les quatre étrangers demandent à vous voir pour prendre congé de vous : il vient d'arriver

un courrier de la part d'un cinquième, le prince de Maroc ; il annonce que le prince son maître sera ici ce soir.

PORTIA.

Si je pouvais accueillir le cinquième d'aussi bon cœur que je dis adieu aux quatre autres, je me réjouirais de son approche : eût-il toutes les qualités d'un saint, s'il y joint le teint d'un diable, je l'aimerais mieux pour mon confesseur que pour mon mari. — Tiens, Nérissa. — *(Au domestique)*. Toi, marche devant. — Au moment où nous fermons la porte sur un soupirant, en voilà un autre qui frappe.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Venise. — Une place publique.

Arrivent BASSANIO *et* SHYLOCK.

SHYLOCK.

Trois mille ducats ; bien.

BASSANIO.

Oui, seigneur, pour trois mois.

SHYLOCK.

Pour trois mois, — bien.

BASSANIO.

Cette somme, Antonio la garantit, comme je vous l'ai dit.

SHYLOCK.

Antonio la garantit ; bien.

BASSANIO.

Puis-je compter sur vous ? me rendrez-vous ce service ? me ferez-vous savoir votre réponse ?

SHYLOCK.

Trois mille ducats pour trois mois, sur le billet d'Antonio.

BASSANIO.

Votre réponse à cela ?

SHYLOCK.

Antonio est bon.

BASSANIO.

Auriez-vous lieu de suspecter le contraire ?

SHYLOCK.

Oh ! non, non, non ; — quand je dis qu'il est bon, je veux dire qu'il est solvable. Toutefois ses moyens sont encore douteux, il a un galion en destination pour Tripoli, un autre pour les Indes ; j'ai entendu dire au Rialto qu'il en a un troisième pour le Mexique, un quatrième pour l'Angleterre, — et d'autres encore dispersés sur divers points du globe ; mais des vaisseaux ne sont que des planches, des matelots ne sont que des hommes ; il y a des rats de terre et des rats d'eau, des voleurs de terre et des voleurs de mer, je veux dire des pirates ; et puis il y a le danger des

eux, des vents et des écueils : néanmoins l'homme est solvable ; trois mille ducats ; je pense que je puis prendre son billet.

BASSANIO.

Soyez sûr que vous le pouvez,

SHYLOCK.

Je veux m'assurer si je le puis ; et afin de m'en assurer, j'y penserai. Puis-je parler à Antonio ?

BASSANIO.

Si vous voulez dîner avec nous.

SHYLOCK.

Oui, pour sentir le porc, pour manger de l'habitation dans laquelle votre prophète, le Nazaréen, a, par ses exorcismes, fait entrer le diable! Je veux bien acheter avec vous, vendre avec vous, causer avec vous, me promener avec vous, et ainsi de suite ; mais je ne veux pas manger avec vous, boire avec vous ni prier avec vous. Quelles nouvelles au Rialto ? — Qui vient ici ?

Arrive ANTONIO.

BASSANIO.

C'est le seigneur Antonio.

SHYLOCK, *à part.*

Comme il a l'air d'un publicain hypocrite ! Je le hais parce qu'il est chrétien, mais surtout parce que,

dans sa simplicité stupide, il prête des fonds gratis et fait baisser à Venise la valeur de l'argent. Si je le tiens jamais, j'assouvirai pleinement la vieille rancune que je lui garde. Il hait notre nation sainte ; là où les marchands ont coutume de s'assembler, il raille ma personne, mes opérations, mes bénéfices légitimement acquis et auxquels il donne le nom d'usure ; que ma tribu soit maudite si je lui pardonne.

BASSANIO.

Shylock, m'entendez-vous ?

SHYLOCK.

Je faisais le calcul de l'état actuel de mes fonds ; autant que ma mémoire me le rappelle, je ne puis immédiatement fournir la somme complète de trois mille ducats : n'importe ; Tubal, riche Hébreu de ma tribu, me fournira cette somme: mais doucement ; pour combien de mois la voulez-vous. *(à Antonio.)* Ne craignez rien, bon seigneur : le nom de votre Honneur était précisément sur nos lèvres.

ANTONIO.

Shylock, bien que je ne prête ni n'emprunte à intérêt, cependant, pour subvenir aux pressants besoins de mon ami, je dérogerai cette fois à mes habitudes. — *(à Bassanio.)* Sait-il quelle somme vous désirez ?

SHYLOCK.

Oui, oui, trois mille ducats.

ANTONIO.

Pour trois mois.

SHYLOCK.

Je l'avais oublié. — Pour trois mois, vous me l'aviez dit ; sur votre billet, fort bien ! voyons un peu. Mais écoutez-moi ; il me semble vous avoir entendu dire que vous ne prêtiez ni n'empruntiez à intérêt.

ANTONIO.

Je ne le fais jamais.

SHYLOCK.

Quand Jacob faisait paître les troupeaux de son oncle Laban, ce Jacob, grâce à ce que fit en sa faveur sa mère avisée, fut le troisième de la race dont notre saint Abraham est le chef ; oui, ce fut le troisième.

ANTONIO.

Eh bien ! que nous direz-vous de lui ? prêtait-il à intérêt ?

SHYLOCK.

Non, il ne prêtait pas à intérêt ; ce n'est pas positivement cela ; mais remarquez bien ce que fit Jacob. Il avait été convenu entre Laban et lui que tous les agneaux qui naîtraient rayés et tachetés seraient le salaire de Jacob : vous connaissez l'histoire.

ANTONIO.

Oui, mais votre or et votre argent, sont-ils des brebis et des béliers ?

SHYLOCK.

Je ne sais ; je les fais produire tout aussi vite. Mais écoutez-moi, seigneur.

ANTONIO.

Remarquez bien, Bassanio, que le diable peut citer les Écritures à l'appui de ses actes ; une âme perverse produisant de saints témoignages, ressemble à un scélérat le sourire sur les lèvres ; c'est un beau fruit dont le cœur est pourri. Oh ! comme l'hypocrisie a des dehors vertueux !

SHYLOCK.

Trois mille ducats, c'est une grosse somme. Trois mois sur douze, voyons ce que cela fait d'intérêts.

ANTONIO.

Eh bien ! Shylock, vous aurons-nous cette obligation ?

SHYLOCK.

Seigneur Antonio, souvent au Rialto vous vous êtes moqué de mon argent et de mon usure : je n'ai fait qu'en lever les épaules, et j'ai tout supporté patiemment ; car souffrir est le partage de notre nation. Vous me traitiez de mécréant, de chien enragé, et vous crachiez sur mon manteau

de Juif, et cela, parce que je fais usage de ce qui m'appartient ; or, il parait maintenant que vous avez besoin de moi : vous venez à moi et vous me dites : *Shylock, nous voudrions de l'argent ;* voilà ce que vous me dites, vous qui me chassez à coups de pieds comme vous repousseriez du seuil de votre logis un chien étranger ; vous me demandez de l'argent. Que dois-je vous répondre ? dois-je vous dire : *Est-ce qu'un chien a de l'argent ? Est-il possible qu'un chien puisse prêter trois mille ducats ?* ou bien, dois-je m'incliner profondément, et d'un ton servile, d'une voix basse et humble, dois-je vous dire : *Mon beau seigneur, mercredi dernier vous m'avez craché au visage ; tel autre jour vous m'avez chassé à coups de pieds ; tel autre vous m'avez appelé chien ; en retour de tant de courtoisie, je vais vous prêter mon argent ?*

ANTONIO.

Il est probable que tu me verras encore te donner ces noms-là, te cracher au visage, te chasser à coups de pieds. Si tu veux prêter cet argent, ce n'est pas à des amis que tu le prêteras ; quand a-t-on vu l'amitié naitre d'un métal stérile ? Tu le prêteras à un ennemi ; s'il manque à son engagement, tu en auras meilleure grâce à exiger contre lui pénalité.

SHYLOCK.

Voyez donc comme vous vous emportez ? Je veux être de vos amis, obtenir votre affection, oublier les mépris que vous m'avez prodigués, subvenir à vos besoins présents, sans vous faire payer un denier

d'intérêt, et vous ne voulez pas m'entendre. Mes offres sont bienveillantes.

ANTONIO.

Ce serait là en effet une grande obligeance.

SHYLOCK.

Et je veux vous la témoigner cette obligeance. Venez avec moi chez un notaire, faites-moi là votre billet et puisque je suis en disposition de gaité, il sera stipulé que si vous ne me remboursez pas tel jour, en tel lieu, la somme énoncée dans le billet, j'aurai droit à une livre de votre chair, coupée et prise dans telle partie de votre corps qu'il me plaira désigner.

ANTONIO.

J'y consens de grand cœur ; je suis prêt à signer un billet conçu en ces termes, et à rendre hommage à l'obligeance du juif.

BASSANIO.

Vous ne souscrirez pas un tel billet pour moi ; je préfère rester dans mes embarras actuels.

ANTONIO.

Vous n'avez rien à craindre, mon cher ; je remplirai mes engagements. Dans deux mois, c'est-à-dire un mois avant l'échéance, il doit m'arriver des valeurs pour une somme neuf fois plus considérable que celle du billet souscrit.

SHYLOCK.

O père Abraham, ce que c'est cependant que ces chrétiens! La perversité de leurs propres actes leur fait suspecter les intentions d'autrui! Je vous le demande, s'il manque à son engagement, que gagnerai-je à exiger l'accomplissement de la condition proposée? Une livre de la chair d'un homme a moins de valeur qu'une livre de chair de mouton, de bœuf ou de chèvre. Voilà ce que je suis disposé à faire pour me concilier son amitié; si la chose lui convient, soit; sinon, adieu : seulement, veuillez ne pas vous faire contre moi une arme de mon obligeance même.

ANTONIO.

Oui, Shylock, je souscrirai ce billet.

SHYLOCK.

Allez donc m'attendre chez le notaire; dites-lui de rédiger cette plaisante obligation; moi, je vais chercher les ducats, donner un coup d'œil à ma maison, laissée à la garde peu sûre d'un valet fainéant, puis j'irai vous rejoindre.

Il s'éloigne.

ANTONIO.

Adieu, juif obligeant. Cet Hébreu-là se fera chrétien; il devient bon.

BASSANIO.

Je me défie des conditions les plus favorables, quand un coquin les propose.

ANTONIO.

Venez; nous n'avons ici aucune inquiétude à avoir, mes vaisseaux arrivent un mois avant l'échéance.

Ils s'éloignent.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

Belmont. — Un appartement dans le château de Portia.

Entrent LE PRINCE DE MAROC *et* SA SUITE, PORTIA *et* SA SUITE, *et* NÉRISSA.

Bruit de fanfares.

LE PRINCE.

Ne répugnez pas à la couleur de mon teint, cette noire livrée du soleil brunissant dont je suis voisin et qui m'a vu naître. Amenez-moi l'homme le plus beau de ces climats du nord, dont les feux de Phébus ont peine à fondre les glaçons, et faisons sur nous une incision en votre honneur pour savoir lequel est le plus rouge, de son sang ou du mien. Sachez, madame, que mon aspect a intimidé plus d'un brave, et je vous jure, par mon amour, que les jeunes filles les plus considérées de nos climats en ont été éprises. Je ne voudrais pas changer de couleur, à moins que ce fût un moyen pour conquérir votre cœur, ô ma charmante reine !

PORTIA.

Dans mon choix, je ne suis pas guidée uniquement par le capricieux témoignage de mes yeux de jeune fille ; d'ailleurs la loterie de ma destinée m'ôte la faculté d'un choix volontaire. Mais si mon père ne m'avait point imposé des entraves, s'il ne m'obligeait pas, par son testament, à devenir la femme de celui que je vous ai dit, je vous l'avoue, prince illustre, entre tous ceux qui sont déjà venus s'offrir à mes regards, nul plus que vous n'aurait des droits à mon affection.

LE PRINCE.

C'est déjà beaucoup, et je vous en rends grâce. Veuillez donc, je vous prie, me conduire à ces coffres, afin que je tente ma fortune. Par ce cimeterre qui a tué le sophi et un prince persan, qui a gagné trois batailles contre le sultan Soliman, fallût-il faire baisser les yeux au plus fier, affronter le mortel le plus audacieux, enlever les oursins aux mamelles de leur mère, insulter au lion rugissant de faim, je le ferais, madame, pour vous obtenir. Mais, hélas ! si Hercule et Lychas jouent aux dés à qui sera le plus grand homme des deux, la fortune peut donner le plus haut point à la main la plus faible, et Alcide se verra vaincu par son page. Et moi aussi, guidé par l'aveugle fortune, je puis manquer ce qu'un moins digne obtiendra, et j'en mourrai de douleur.

PORTIA.

Il vous faut prendre votre parti, et renoncer tout

à fait à choisir, ou si vous choisissez, jurer auparavant que si le sort vous est contraire, vous ne parlerez de mariage à aucune femme. Ainsi faites vos réflexions.

LE PRINCE.

J'accepte ces conditions ; venez, que je sache mon sort.

PORTIA.

Allons d'abord au temple ; après dîner, vous tenterez la fortune.

LE PRINCE.

Puissé-je réussir! Ce moment va me rendre ou le plus fortuné ou le plus malheureux des hommes.

Une fanfare. Ils sortent.

SCÈNE II.

Venise. — Une rue.

Entre LANCELOT GOBBO.

LANCELOT.

Certainement, ma conscience m'oblige à quitter le service du Juif mon maître. Le diable est là, près de moi, et il me tente en disant : *Gobbo, Lancelot Gobbo, mon cher Lancelot*, ou *mon cher Gobbo*, ou *mon cher Lancelot Gobbo, fais usage de tes jambes, prends ta course et sauve-toi.* Ma conscience me dit : *Non, prends garde, honnête Lancelot ! prends garde, honnête Gobbo !* ou, comme je disais tout à l'heure : *Honnête Lancelot*

Gobbo, ne t'en va pas; délaigne de t'enfuir à toutes jambes. Là-dessus, l'infatigable démon m'ordonne de plus belle de décamper. *Pars*, dit le diable ; *au nom du ciel*, dit le diable, *décampe ; prends une résolution courageuse, et sauve-toi.* Alors, ma conscience, se suspendant au cou de mon cœur, me dit fort sagement : *Lancelot, ne bouge pas.* — *Bouge*, dit le diable. — *Ne bouge pas*, dit ma conscience. — *Conscience*, lui dis-je, *vous me conseillez bien.* — *Démon*, lui dis-je, *j'approuve votre conseil;* si j'obéis à ma conscience, je resterai avec le Juif mon maître, qui, Dieu me pardonne, est une espèce de démon ; si, au contraire, je me sauve, il faut que je me laisse diriger par le démon, qui, sous votre respect, est le diable lui-même. Certainement, ce Juif est le diable incarné, et, en conscience, ma conscience est une conscience bien dure lorsqu'elle me conseille de rester chez le Juif : c'est le diable qui me donne un conseil d'ami. Je me sauverai, diable ; mes talons sont à vos ordres, je me sauverai.

Arrive LE VIEUX GOBBO, *portant un panier.*

GOBBO.

Mon jeune monsieur, quel est, je vous prie, le chemin qui conduit à la maison du Juif?

LANCELOT, *à part.*

O ciel ! c'est mon légitime père qui, ayant la vue basse, extrêmement basse, ne me reconnait pas. — Je vais tenter une épreuve sur lui.

GOBBO.

Mon jeune monsieur, quel est, je vous prie, le chemin qui conduit à la maison du Juif ?

LANCELOT.

Au premier détour, vous tournerez à votre main droite ; puis au détour suivant, vous tournerez à gauche ; puis, au détour suivant, vous ne tournerez d'aucun côté, mais vous vous dirigerez indirectement vers la maison du Juif.

GOBBO.

Bonté de Dieu, voilà un chemin qui n'est pas facile à trouver. Pourriez-vous me dire si un certain Lancelot qui demeure avec lui, demeure ou non avec lui ?

LANCELOT.

Est-ce du jeune monsieur Lancelot que vous parlez ? — (*A part.*) Remarquez-moi bien maintenant ; je vais soulever les eaux : — Est-ce du jeune monsieur Lancelot que vous parlez ?

GOBBO.

Non, monsieur, mais du fils d'un pauvre homme. Son père, quoique ce soit moi qui le dise, est un honnête homme fort pauvre, et, grâce à Dieu, de bonnes vie et mœurs.

LANCELOT.

Allons, que son père soit ce qu'il voudra ; nous parlons du jeune monsieur Lancelot.

GOBBO.

De Lancelot, monsieur.

LANCELOT.

Répondez-moi, je vous prie, vieillard. N'est-ce pas du jeune monsieur Lancelot que vous parlez ?

GOBBO.

De Lancelot, sous votre bon plaisir.

LANCELOT.

Ergo, de monsieur Lancelot. Père, ne parlez point de monsieur Lancelot ; car ce jeune homme, par l'arrêt du sort et des destinées et autres locutions baroques, et des trois sœurs filandières et autres articles scientifiques, est effectivement décédé ; en termes vulgaires, il est allé au ciel.

GOBBO.

Que Dieu m'en préserve ! Ce garçon était mon unique appui, mon bâton de vieillesse.

LANCELOT.

Est-ce que j'ai l'air d'un bâton, d'un étai, d'une canne, ou d'un échalas ? — Me reconnaissez-vous, mon père ?

GOBBO.

Hélas ! je ne vous connais pas, mon jeune monsieur ; mais veuillez me dire, je vous prie, si mon garçon (Dieu veuille avoir son âme) est vivant ou mort.

LANCELOT.

Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, mon père ?

GOBBO.

Hélas, monsieur, j'ai la vue basse ; je ne vous remets pas.

LANCELOT.

Allons, vieillard, je vais vous dire des nouvelles de votre fils : donnez-moi votre bénédiction : il faut que la vérité se découvre ; un meurtre ne peut rester longtemps caché ; le fils d'un homme le peut, mais à la fin la vérité se fait jour.

GOBBO.

Je vous en prie, monsieur, tenez-vous droit ; je suis certain que vous n'êtes pas Lancelot, mon garçon.

LANCELOT.

Je vous en prie, ne bavardons pas plus longtemps là-dessus ; mais donnez-moi votre bénédiction. Je suis Lancelot, votre garçon autrefois, votre fils maintenant, votre enfant pour toujours.

GOBBO.

Je ne puis croire que vous soyez mon fils.

LANCELOT.

Je ne sais ce que je dois croire à cet égard ; mais je suis Lancelot, au service du Juif ; et j'ai la

certitude que Marguerite, votre femme, est ma mère.

GOBBO.

Son nom est effectivement Marguerite. Sur ma vie, si tu es Lancelot, tu es ma chair et mon sang. Bénédiction de Dieu ! quelle barbe tu as! tu as plus de poils au menton que Dobbin, mon cheval d'attelage, n'en a à la queue.

LANCELOT.

Il faut alors que la queue de Dobbin pousse à reculons ; car certainement la dernière fois que je l'ai vu, il avait plus de poils à la queue que je n'en avais au menton.

GOBBO.

Dieu ! que tu es changé ! Comment es-tu avec ton maître ? je lui apporte un cadeau. Comment vous accordez-vous ensemble ?

LANCELOT.

Fort bien, fort bien ; mais pour ma part, comme j'ai arrêté la résolution de m'enfuir, je ne m'arrêterai pas que je n'aie arpenté quelque terrain : mon maître est un vrai juif. Lui donner un cadeau, à lui ? donnez-lui une corde pour se pendre. Je meurs de faim à son service ; vous pouvez compter avec vos côtes chacun de mes doigts. Mon père, je suis bien aise que vous soyez venu ; offrez votre cadeau à un certain seigneur Bassanio ; celui-là donne des livrées neuves, et des livrées qui comptent encore ; si je

n'entre pas à son service, je veux m'enfuir tant que la terre me portera. — O bonheur ! le voici lui-même ; parlez-lui, mon père ; car je veux être Juif, si je sers le Juif plus longtemps.

Arrive BASSANIO, *suivi de* LÉONARDO *et de quelques autres* DOMESTIQUES.

BASSANIO, *à un domestique.*

Soit ; j'y consens ; — mais que cela se fasse assez promptement pour que le souper soit prêt à cinq heures au plus tard : aie soin que ces lettres soient remises à leur adresse ; donne les livrées à faire ; et dis à Gratiano de venir chez moi dans l'instant.

LANCELOT.

Parlez-lui, mon père.

GOBBO.

Dieu bénisse votre seigneurie !

BASSANIO.

Grand merci ; avez-vous quelque chose à me dire ?

GOBBO.

Voici mon fils, seigneur, un pauvre garçon.

LANCELOT.

Non pas un pauvre garçon, seigneur, mais bien le valet du riche Juif ; et mon désir serait, seigneur, comme mon père vous le spécifiera.

GOBBO.

Il a une infection (1) grande, seigneur, comme qui dirait, de servir.

LANCELOT.

Le long et le court de la chose est que je suis au service du Juif, et que je désirerais, comme mon père vous le spécifiera, ...

GOBBO.

Son maître et lui, sauf le respect de votre seigneurie, ne sont pas cousins, si bien que, ...

LANCELOT.

En somme, la vérité est que le Juif en ayant mal usé avec moi, cette circonstance est cause, comme ce vieillard qui est mon père vous le spécifiera, ...

GOBBO.

J'ai ici quelques couples de pigeons, que je désirerais offrir à votre seigneurie ; et l'objet de ma requête est, ...

LANCELOT.

En résumé, la requête m'est impertinente (2), comme votre seigneurie l'apprendra de la bouche de cet honnête vieillard, qui, bien que ce soit moi qui le dise, est pauvre quoique vieux, et qui de plus est mon père.

(1) Infection, — pour affection.
(2) Impertinente, — pour pertinente.

BASSANIO.

Que l'un de vous parle pour les deux. Que voulez-vous ?

LANCELOT.

Entrer à votre service, seigneur.

CORBO.

Voilà tout, seigneur.

BASSANIO, *à Lancelot.*

Je te connais très bien, et je t'accorde ta demande. Shylock, ton maitre, m'a parlé de toi aujourd'hui même, et tu lui devras ton avancement, si c'en est un que de quitter le service d'un Juif opulent, pour devenir le laquais d'un gentilhomme aussi pauvre que moi.

LANCELOT.

Le vieux proverbe est on ne peut mieux partagé entre mon maitre Shylock et vous, seigneur ; vous avez la grâce de Dieu, et lui il a de quoi.

BASSANIO.

Tu dis vrai. — (*A Gobbo.*) Vieillard, suivez votre fils. — (*A Lancelot.*) Va prendre congé de ton ancien maitre, et fais-toi indiquer ma demeure. — (*A ses domestiques.*) Qu'on lui donne une livrée plus ornée que celle de ses camarades. N'y manquez pas.

Il s'entretient à voix basse avec Léonardo.

LANCELOT.

Mon père, l'affaire est dans le sac. — Non, je ne

sais pas me procurer du service ; — je ne sais pas faire usage de ma langue ! — fort bien. (*Regardant la paume de sa main.*) Quelle est, en Italie, la paume de la main étendue pour jurer sur la Bible, qui se puisse comparer à celle-ci ! — J'aurai du bonheur ; parbleu ! voilà une ligne de vie qui est jolie, j'espère ! — Allons, si la fortune est femme, avouons que c'est une bonne fille. — Venez, mon père ; je vais prendre congé du Juif en un clin d'œil.

LANCELOT *et* LE VIEUX GOBBO *s'éloignent.*

BASSANIO, *à Léonardo.*

Je t'en prie, mon cher Léonardo, veille à cela. Quand tu auras acheté et rangé ces objets, reviens sur-le-champ ; car je traite ce soir mes meilleures connaissances ; va, pars.

Il fait quelques pas en se promenant.

LÉONARDO.

Je ferai du mieux qu'il me sera possible.

Arrive GATIANO.

GRATIANO, *à Léonardo.*

Où est votre maître ?

LÉONARD.

Le voilà là-bas qui se promène.

LÉONARD *s'éloigne.*

GRATIANO, *appelant.*

Seigneur Bassanio.

BASSANIO, *se retournant.*

Gratiano !

GRATIANO.

J'ai une demande à vous faire.

BASSANIO.

Je vous l'accorde.

GRATIANO.

Ne me refusez pas. Il faut que je vous accompagne à Belmont.

BASSANIO.

S'il le faut, je le veux bien. Mais écoutez-moi, Gratiano ; vous avez le ton trop dégagé et le verbe trop haut ; ces airs-là vous vont à merveille, et à des yeux comme les nôtres ne sont pas des défauts ; mais aux lieux où l'on ne vous connait point ils auraient quelque chose de trop libre. — Prenez la peine de tempérer par quelques gouttes de réserve et de modestie la pétulance de votre caractère ; sans quoi, votre conduite excentrique me nuirait dans l'opinion des personnes chez lesquelles je vais, et pourrait ruiner mes espérances.

GRATIANO.

Seigneur Bassanio, écoutez-moi : si vous ne me voyez pas adopter un maintien raisonnable, parler respectueusement, ne jurer que de temps à autre, porter sur moi des livres de prières, prendre un air sérieux ; il y a plus, quand on dira le bénédicité,

tenir mon chapeau devant mes yeux, comme cela, soupirer et dire amen ; observer tous les usages de la civilité, comme le jeune homme qui s'applique à se donner un air grave pour plaire à sa grand'mère ; si vous ne me voyez faire tout cela, n'ayez plus jamais confiance en moi.

BASSANIO.

Fort bien, nous verrons comment vous vous conduirez.

GRATIANO.

Mais j'en excepte la soirée d'aujourd'hui ; ce que nous ferons ce soir ne comptera pas.

BASSANIO.

Non, ce serait dommage ; je vous conseille, au contraire, de revêtir votre gaité la plus franche ; car nous aurons des amis qui se proposent de se réjouir ; adieu ; quelques affaires m'appellent.

GRATIANO.

Et moi, il faut que j'aille trouver Lorenzo et les autres ; mais nous irons vous rendre visite à l'heure du souper.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Même ville. — Une salle dans la maison de Shylock.

Entrent JESSICA *et* LANCELOT.

JESSICA.

Je suis fâchée que tu veuilles quitter mon père ; notre maison est un enfer, et toi, joyeux diable, tu lui ôtais un peu de son goût d'ennui : mais adieu, voilà un ducat pour toi. Lancelot, au souper, parmi les convives de ton nouveau maître tu verras Lorenzo ; donne-lui cette lettre, donne-la-lui secrètement : adieu, je ne voudrais pas que mon père me trouvât causant avec toi.

LANCELOT.

Adieu ; je n'ai pour tout langage que des larmes. Charmante païenne, aimable juive, si un chrétien ne joue pas un rôle de scélérat pour vous posséder, je serai bien trompé : mais adieu ! ces sottes larmes ont presque noyé toute ma fermeté d'homme ; adieu !

Il sort.

JESSICA, *seule.*

Adieu, bon Lancelot. — Combien c'est coupable à moi de rougir d'être la fille de mon père ! mais bien que j'aie hérité de son sang, je n'ai point hérité de son caractère. O Lorenzo, si tu tiens ta promesse, je terminerai cette lutte pénible ; je me ferai chrétienne et deviendrai ta femme dévouée.

Elle sort.

SCÈNE IV.

Même ville. — Une rue.

Arrivent GRATIANO, LORENZO, SALARINO *et* SALANIO.

LORENZO.

Oui, nous nous échapperons pendant le souper, nous nous déguiserons chez moi, et une heure après nous reviendrons tous.

GRATIANO.

Nous n'avons pas fait tous nos préparatifs.

SALARINO.

Il n'a pas encore été question entre nous de porte-flambeaux.

SALANIO.

C'est une triste invention, à moins que cela ne soit disposé d'une manière originale ; je crois que le mieux est de nous en passer.

LORENZO.

Il n'est que quatre heures ; nous avons encore deux heures pour nous préparer.

Arrive LANCELOT *avec une lettre.*

LORENZO, *continuant.*

Ami Lancelot, quelles nouvelles ?

LANCELOT.

S'il vous plait d'ouvrir cette lettre, vous l'apprendrez.

LORENZO.

Je connais l'écriture ; c'est une belle écriture : et plus blanche que le papier sur lequel elle a écrit est la main charmante qui traça cette lettre.

GRATIANO.

Une lettre d'amour, sans doute ?

LANCELOT, *faisant quelques pas pour se retirer.*

Avec votre permission, seigneur...

LORENZO.

Où vas-tu ?

LANCELOT.

Seigneur, je vais inviter mon ancien maitre, le Juif, à venir souper ce soir chez mon nouveau maitre, le chrétien.

LORENZO, *lui donnant une bourse.*

Attends, prends ceci. — Dis à la charmante Jessica que je serai exact. — Dis-le-lui en particulier ; va.

LANCELOT *s'éloigne.*

LORENZO, *continuant.*

Messieurs, voulez-vous vous préparer pour la mas-

...carade de ce soir? Je suis pourvu d'un porte-flambeau.

SALARINO.

J'y vais à l'instant.

SALANIO.

Et moi aussi.

LORENZO.

Venez nous rejoindre, Gratiano et moi, au logis de Gratiano, dans une heure d'ici.

SALARINO.

Nous n'y manquerons pas.

SALARINO *et* SALANIO *s'éloignent.*

GRATIANO.

Cette lettre ne venait-elle pas de la belle Jessica ?

LORENZO.

Il faut que je vous dise tout. Elle me mande de quelle manière je dois l'enlever de la maison de son père ; l'or et les bijoux qu'elle emportera, le costume de page dont elle s'est pourvue. Si jamais le Juif son père est admis au ciel, ce sera en considération de sa charmante fille ; et jamais le malheur n'osera traverser sa voie, si ce n'est en s'autorisant du prétexte qu'elle est la fille d'un Juif sans foi. Allons, venez avec moi ; lisez ceci chemin faisant ; la belle Jessica sera mon porte-flambeau.

Ils s'éloignent.

SCÈNE V.

Même ville. — Devant la maison de Shylock.

Arrivent SHYLOCK *et* LANCELOT.

SHYLOCK.

Allons, tu jugeras bientôt par tes propres yeux de la différence qu'il y a entre le vieux Shylock et Bassanio. — (*Il appelle.*) Jessica ! — Tu ne feras plus le gourmand comme tu l'as fait chez moi. — Jessica ! — Tu ne passeras plus ton temps à dormir, et à ronfler, et à déchirer tes habits. — Jessica ! viendras-tu ?

LANCELOT, *appelant.*

Jessica !

SHYLOCK.

Qui t'a dit d'appeler ? je ne t'ai pas dit d'appeler.

LANCELOT.

Vous m'avez souvent reproché de ne pouvoir rien faire sans qu'on me l'ordonne.

Arrive JESSICA.

JESSICA.

M'appelez-vous ? que désirez-vous de moi ?

SHYLOCK.

Je soupe dehors aujourd'hui, Jessica : voici mes

clefs : — mais pourquoi irais-je ? ce n'est pas par affection qu'ils m'invitent ; ils me flattent : n'importe, j'irai par haine et pour manger aux dépens du chrétien prodigue. — Jessica, ma fille, veille sur ma maison: — je ne m'éloigne qu'avec répugnance; il se trame quelque chose contre mon repos; car cette nuit j'ai rêvé de sacs d'argent.

LANCELOT.

Je vous en conjure, monsieur, allez-y ; mon jeune maître compte sur votre présence.

SHYLOCK.

Et moi sur la sienne.

LANCELOT.

Et ils ont entre eux comploté quelque chose. — Je ne vous dirai pas que vous verrez une mascarade; mais si vous en voyez une, alors ce n'est pas pour rien que mon nez a saigné le dernier lundi noir (1), à six heures du matin, tandis qu'il y a quatre ans, ce saignement est tombé le mercredi des Cendres, dans l'après-midi.

SHYLOCK.

Quoi ! il y aura des masques ! écoute-moi, Jessica:

(1) Le 14 avril 1360, le lundi de Pâques, Édouard III et son armée étaient devant Paris. Ils eurent de la grêle et d'épais brouillard; il fit un temps si glacial que plusieurs cavaliers moururent de froid sur leurs chevaux; c'est ce qui fit donner à ce jour-là le nom de *lundi noir. (Note de M. Laroche.)*

ferme bien les portes ; quand tu entendras le tambour et les sons criards du fifre au cou tors, ne va pas te mettre à la fenêtre, ni montrer ta tête en public, pour voir les visages barbouillés de chrétiens imbéciles ; mais bouche les oreilles de ma maison, je veux dire les fenêtres : que les bruits d'une folie stupide ne pénètrent pas dans ma demeure austère. — Par le bâton de Jacob, je jure que je n'ai pas ce soir la moindre envie de souper dehors; néanmoins j'irai. — (*A Lancelot.*) Toi, prends les devants : dis que je vais venir.

LANCELOT.

Je vais vous précéder, monsieur. — (*Bas à Jessica*). Mademoiselle, que cela ne vous empêche pas de regarder par la fenêtre ;

Car il se peut qu'un chrétien vous arrive,
Digne en tout point des regards d'une juive.
Ils s'éloignent.

SHYLOCK.

Que dit cet imbécile, cette race d'Agar ?

JESSICA.

Il m'a dit, adieu, mademoiselle ; voilà tout.

SHYLOCK.

C'est un assez bon diable ; mais un énorme mangeur ; au travail il est lent comme un colimaçon ; cela dort le jour comme un chat sauvage ; les frelons ne me conviennent pas dans ma ruche : c'est

pourquoi je me sépare de lui, et je le cède à un autre, afin qu'il l'aide à dépenser promptement l'argent que je lui ai prêté. Ailons, rentre, Jessica ; peut-être reviendrai-je sur-le-champ ; fais ce que je t'ai dit ; ferme les portes sur toi ; qui bien renferme bien retrouve ; c'est un proverbe toujours de saison pour l'esprit économe.

Il s'éloigne.

JESSICA.

Adieu ; si mon projet réussit, nous avons perdu, moi un père, toi une fille.

Elle s'éloigne.

SCÈNE VI.

Même lieu.

Arrivent GRATIANO *et* SALARINO, *masqués*.

GRATIANO.

Voici l'auvent sous lequel Lorenzo nous a dit de l'attendre.

SALARINO.

L'heure est presque passée.

GRATIANO.

Il est étonnant qu'il se fasse attendre ; car les amants arrivent toujours avant l'heure.

SALARINO.

Oh ! les colombes de Vénus volent dix fois plus

vite pour sceller de nouveaux liens d'amour, que pour conserver intacte la foi jurée.

GRATIANO.

Il en sera toujours ainsi. Quel convive, au sortir d'un festin, a le même appétit qu'en y prenant place? quel cheval reprenant la route ennuyeuse qu'il a déjà parcourue, ne ralentit son pas et son ardeur ? Pour toutes les choses d'ici-bas, nous mettons plus de vivacité dans la poursuite que dans la jouissance. Voyez la nef quitter comme l'enfant prodigue sa baie natale, déployant l'éclat de ses banderoles, et caressée par le souffle lascif de la brise ! Voyez-la revenir aussi comme l'enfant prodigue, la carène endommagée, les voiles en lambeaux, maigre, épuisée, ruinée par la brise libertine.

Arrive LORENZO.

SALARINO.

Voici Lorenzo ; — nous reparlerons de cela plus tard.

LORENZO.

Mes chers amis, pardonnez-moi d'avoir abusé de votre patience. Ce n'est pas moi, ce sont mes affaires que vous devez accuser de ce délai. Quand il vous prendra envie de voler des épouses, je vous promets de vous attendre tout aussi longtemps. — Approchons ; c'est ici la demeure du Juif mon beau-père. — Holà ! quelqu'un !

JESSICA, *vêtue en page, paraît à la fenêtre.*

JESSICA.

Qui êtes-vous ? dites-le moi, pour plus de certitude, bien que je sois convaincue que j'ai reconnu votre voix.

LORENZO.

Lorenzo, votre bien-aimé.

JESSICA.

Lorenzo, j'en suis sûre ; mon bien aimé, cela est certain, car qu'aimé-je plus au monde ? Mais hormis vous, Lorenzo, qui sait si je suis la vôtre ?

LORENZO.

Le ciel et votre cœur me sont témoins que vous l'êtes.

JESSICA, *lui jetant une cassette.*

Tenez, recevez cette cassette ; elle en vaut la peine. Je suis bien aise qu'il fasse nuit, et que vous ne puissiez pas me voir ; car je suis toute honteuse de mon travestissement ; mais l'amour est aveugle, et les amants ne peuvent voir les charmantes folies qu'eux-mêmes commettent ; car s'ils le pouvaient, Cupidon lui-même rougirait de me voir ainsi métamorphosée en page.

LORENZO.

Descendez, car il faut que vous me serviez de porte-flambeau.

**

JESSICA.

Eh quoi ! faut-il donc que j'éclaire ma honte ; elle n'est déjà que trop visible. Mon ami, ce rôle me mettrait trop en évidence ; il faut que je reste cachée.

LORENZO.

Vous l'êtes suffisamment, mon amour, dans votre costume de page. Mais venez vite, car la nuit mystérieuse va bientôt prendre la fuite, et nous sommes attendus au banquet de Bassanio.

JESSICA.

Je vais fermer les portes et me munir encore de ducats ; ensuite je suis à vous.

Elle quitte la fenêtre.

GRATIANO.

Par mon capuchon, c'est une gentille et non une juive.

LORENZO.

Je vous jure que je l'aime de toute mon âme ; car elle est prudente et sage autant que j'en puis juger : elle est belle, si mes yeux ne me trompent pas : elle est sincère, car elle s'est montrée telle : c'est pourquoi en sa qualité de fille sage, belle et sincère, sa place est fixée à toujours dans mon âme constante.

Arrive JESSICA.

LORENZO, *continuant.*

Quoi ! vous voilà ? — Partons, messieurs, partons, nos compagnons masqués nous attendent.

Il s'éloigne avec JESSICA *et* SALARINO.

Arrive ANTONIO.

ANTONIO.

Qui est là ?

GRATIANO.

Le Seigneur Antonio.

ANTONIO.

Fi donc, Gratiano ! où sont tous les autres ? Il est neuf heures ; tous nos amis vous attendent. Point de mascarade ce soir ; les vents sont levés : Bassanio va s'embarquer tout à l'heure ; j'ai envoyé vingt personnes vous chercher.

GRATIANO.

J'en suis charmé ; je ne désire rien tant que d'être sous voiles et de partir cette nuit.

Ils s'éloignent.

SCÈNE VII.

Belmont. — Une salle dans le château de Portia.

Bruit de fanfares. Entrent PORTIA *et* LE PRINCE DE MAROC, *avec leur suite.*

PORTIA.

Qu'on tire ce rideau, et qu'on fasse voir les trois coffres à ce noble prince. — (*Le rideau est tiré, et laisse voir trois coffres, l'un d'or, l'autre d'argent, et le troisième de plomb.*) Maintenant, choisissez.

LE PRINCE, *considérant les trois coffres.*

Le premier est d'or et porte cette inscription :

Qui me choisit, aura ce que beaucoup désirent.

Sur le second, qui est d'argent, on lit :

Qui me choisit aura ce qu'il mérite.

Le troisième, d'un plomb vil, porte une inscription aussi grossière que son métal.

Qui me choisit, devra
Risquer tout ce qu'il a.

A quel signe reconnaitrai-je si j'ai bien choisi ?

PORTIA.

Prince, l'un de ces coffres renferme mon portrait ; si vous le choisissez, je vous appartiendrai.

LE PRINCE.

Qu'un Dieu propice dirige mon jugement ? voyons, je vais relire les inscriptions, en commençant par la dernière. Que dit ce coffre de plomb ?

Qui me choisit, devra
Risquer tout ce qu'il a.

Tout risquer, — pour quoi ? pour du plomb ! ce coffre est de mauvais augure : l'homme qui risque tout, le fait dans l'espoir de légitimes avantages : une âme élevée ne s'abaisse pas à convoiter une aussi vile matière, je ne donnerais ni ne hasarderais rien pour du plomb. Que dit le coffre d'argent avec sa couleur virginale ?

Qui me choisit, aura ce qu'il mérite.

Ce qu'il mérite ? — Arrête un moment, prince de Maroc, et pèse ta valeur d'une main impartiale : si tu t'en rapportes à ta propre estimation, tu vaux beaucoup, mais pas assez peut-être pour mériter cette beauté ; cependant douter de ce que je vaux, c'est lâchement me ravaler moi-même. Ce que je mérite ! — Mais je mérite cette beauté ; je la mérite par ma naissance, par ma fortune, par les avantages de ma personne, par les qualités que je dois à l'éducation, mais surtout par mon amour. Peut-être ferais-je bien de ne pas aller plus loin et de fixer ici mon choix ! Relisons l'inscription gravée sur le coffre d'or :

Qui me choisit, aura ce que beaucoup désirent.

C'est-à-dire la dame de ce château ; tout le monde la désire ; des quatre coins du globe on vient baiser la châsse qui contient cette sainte vivante. Les déserts de l'Hyrcanie, et les vastes solitudes de l'immense Arabie, transformées maintenant en routes fréquentées, sont traversées par la foule des princes qui viennent contempler la belle Portia. Le liquide empire, qui soulève jusqu'aux cieux l'orgueil de ses vagues, n'est pas une barrière capable d'arrêter l'ardeur de ces étrangers lointains. Ils le franchissent comme un simple ruisseau, pour venir admirer la belle Portia. L'un de ces trois coffres contient son céleste portrait. Est-il probable que ce soit le coffre de plomb ? ce serait profanation que de le croire ; ce métal serait encore trop grossier pour enfermer son linceul dans la nuit de la tombe. Ou bien, croirai-je qu'on a recélé son image dans l'argent, ravalant ainsi son prix dix

fois au-dessous de l'or de bon aloi ? Une perle aussi précieuse ne peut être enchâssée que dans l'or. Il y a en Angleterre une monnaie d'or qui porte un ange pour empreinte ; mais cette empreinte est à la surface. Ici c'est un ange qui est enclos dans l'or. — Donnez-moi la clef ; je choisis celui-ci, à tout hasard !.

PORTIA.

La voici, prince ; si mon portrait s'y trouve, je suis à vous.

LE PRINCE, *après avoir ouvert le coffre d'or.*

O malédiction ! que vois-je ? une tête de mort, et dans son œil vide un papier écrit. Lisons.

Il lit :

Tout ce qui brille n'est pas or,
Ce proverbe vaut un trésor ;
Plus d'un homme a donné sa vie
Pour le trompeur éclat de ma superficie.
Ces tombeaux opulents, que l'or a recouverts,
Sont les habitacles des vers.
Qui que tu sois, si ta sagesse
Avait marché de pair avec la hardiesse ;
Si tu t'étais montré, dans ta verte saison,
Jeune de corps, vieux de raison,
Tu ne recevrais pas cette réponse écrite :
Tu perds ton temps, pars au plus vite.

En effet j'ai perdu mon temps ; adieu, amour brûlant ; froide indifférence, salut ! — Adieu, Portia ; j'ai le cœur trop cruellement blessé pour prolonger d'insipides adieux : ainsi partent les perdants.

Il sort.

PORTIA.

Nous en voilà heureusement délivrées ! Fermez les rideaux. — Puissent tous ceux de sa couleur choisir comme lui !

Elles sortent.

SCÈNE VIII.

Venise. — Une rue.

Arrivent SALARINO *et* SALANIO.

SALARINO.

Mon cher, j'ai vu Bassanio mettre à la voile ; Gratiano est parti avec lui ; et je suis certain que Lorenzo n'est pas à bord de leur navire.

SALANIO.

Le scélérat de Juif, jetant les hauts cris, a éveillé le doge, qui est allé avec lui faire des perquisitions sur le vaisseau de Bassanio.

SALARINO.

Il est venu trop tard ; le vaisseau était sous voile ; mais on a donné à entendre au doge que Lorenzo et son amoureuse Jessica avaient été vus ensemble dans une gondole ; en outre, Antonio lui a positivement affirmé qu'ils n'étaient point à bord du navire de Bassanio.

SALANIO.

Je n'ai jamais été témoin d'une fureur aussi con-

fuse, aussi étrange, aussi violente, aussi divagante que celle que l'infâme Juif exhalait dans les rues : *Ma fille !* s'écriait-il, — *ô mes ducats ! — ô ma fille ! — enfuie avec un chrétien ! — ô mes ducats chrétiens ! — Justice ! au nom de la loi ! mes ducats et ma fille ! un sac, deux sacs de ducats, de doubles ducats, que ma fille m'a volés ! et des bijoux ; deux diamants, deux diamants rares et précieux, que m'a volés ma fille ! — Justice ! qu'on retrouve ma fille ! elle a sur elle les diamants et les ducats !*

SALARINO.

Ma foi, tous les enfants de Venise le suivent en criant : ohé ! ses diamants, sa fille et ses ducats.

SALANIO.

Qu'Antonio soit exact au jour de l'échéance, sans quoi ce sera lui qui paiera cela.

SALARINO.

Vous me le rappelez fort à propos : hier je causais avec un Français ; il m'a dit que dans le détroit qui sépare la France de l'Angleterre, il a péri un navire de notre pays, richement chargé ; en entendant cette nouvelle, je pensai à Antonio, et souhaitai secrètement que ce navire ne fût pas un des siens.

SALANIO.

Vous feriez bien de dire à Antonio ce que vous avez appris, mais en y mettant des ménagements, afin de ne pas l'affliger.

SALARINO.

Il n'y a pas de cœur d'homme plas aimant sur la terre. J'ai été témoin de ses adieux quand il a quitté Bassanio. Celui-ci lui disait qu'il hâterait son retour. *N'en faites rien*, répandit Antonio ; *ne négligez pas vos affaires à cause de moi, Bassanio ; mais restez tout le temps qui vous sera nécessaire ; quant au billet que le Juif a de moi, que cette pensée ne vienne pas à la traverse de vos amours : soyez joyeux, ne songez qu'à faire votre cour, et à manifester vos sentiments de la manière qui conviendra le mieux.* Ce disant, les yeux pleins de larmes, il étendit la main en détournant la tête, serra énergiquement la main de Bassanio, et ils se séparèrent.

SALANIO.

Je crois vraiment qu'il ne vit que pour son ami. Allons, je vous prie, le trouver, et tâchons, de manière ou d'autre, de l'arracher à cette mélancolie qu'il semble chérir.

SALARINO.

Oui, allons.

Ils s'éloignent.

SCÈNE IX.

Belmont. — Une salle dans le château de Portia.

Entre NÉRISSA, *suivie d'un domestique.*

NÉRISSA.

Dépêchez-vous, je vous prie, de tirer le rideau ; le

prince d'Aragon a prêté serment et va dans l'instant venir faire son choix.

Bruit de fanfares.

Entrent LE PRINCE D'ARAGON, PORTIA *et* LEUR SUITE.

PORTIA.

Voici les coffres, noble prince. Si vous choisissez celui qui renferme mon portrait, notre mariage sera immédiatement célébré ; mais si vous échouez, sans ajouter une parole, monseigneur, vous devrez sur-le-champ quitter ces lieux.

LE PRINCE.

Mon serment m'impose trois conditions : la première de ne révéler à personne le coffre que j'aurai choisi ; la seconde, si je ne choisis pas le coffre gagnant, de ne jamais parler de mariage à aucune femme ; et la troisième, si dans mon choix la fortune me trahit, de vous quitter immédiatement et de partir.

PORTIA.

Tous ceux qui pour m'obtenir, moi indigne, se soumettent à cette épreuve, jurent de se conformer à ces conditions.

LE PRINCE.

Je m'y suis préparé. Maintenant, ô fortune, daigne seconder mes espérances ! — L'or, l'argent et le plomb vil sont devant moi. Que dit ce dernier ?

Qui me choisit, devra
Risquer tout ce qu'il a.

Ton air ne promet pas assez pour que je risque quelque chose pour toi. Que dit le coffre d'or ? Ah ! voyons :

Qui me choisit, aura ce que beaucoup désirent.

Quel est donc l'objet que beaucoup désirent ? — Par *beaucoup* on veut désigner sans doute la multitude insensée qui se détermine par les apparences, n'allant jamais plus loin que le témoignage de ses yeux ; qui ne pénètre jamais dans l'intérieur des choses ; mais, pareille à l'hirondelle, bâtit dans la partie extérieure du mur, exposée aux accidents et aux intempéries des saisons. Je ne veux pas choisir ce que beaucoup désirent, parce que je ne veux pas marcher de pair avec le vulgaire, ni me confondre avec la foule ignorante. Venons donc à toi, trésor d'argent ; dis-moi de nouveau l'inscription que tu portes :

Qui me choisit, aura ce qu'il mérite.

Voilà qui est bien dit. Nul ne doit en effet tromper la fortune et recueillir les honneurs sans avoir le cachet du mérite. Que nul ne revête des dignités qu'il n'a point méritées. Combien il serait à désirer que les richesses, les dignités, les places ne fussent point dues à la corruption, que tous les honneurs fussent justifiés par le mérite de celui qui les porte ! Combien de bassesse il faudrait alors extirper de la moisson du véritable honneur ! combien de semences honorables on recueillerait au milieu de la paille la plus vile ! Mais revenons à notre choix :

Qui me choisit, aura ce qu'il mérite.

Je crois mériter. — Donnez-moi donc la clef de ce coffre ; — que je l'ouvre à l'instant, et que j'y trouve ma fortune.

Il ouvre le coffre.

PORTIA.

Ce que vous avez trouvé ne valait pas la peine d'attendre si longtemps.

LE PRINCE.

Que vois-je ? le portrait d'un pauvre idiot qui me présente un papier ? il faut que je le lise. Combien peu tu ressembles à Portia ! combien peu tu réponds à mes espérances et à ce que j'avais droit d'attendre !

Qui me choisit, aura ce qu'il mérite.

N'ai-je donc mérité que le portrait d'un idiot ? est-ce là toute ma récompense ? n'en ai-je point mérité d'autre ?

PORTIA.

Les rôles de délinquant et de juge sont deux fonctions distinctes et de nature opposée.

LE PRINCE.

Lisons.

Il lit :

Le feu m'éprouva sept fois ;
Sept fois aussi fut éprouvé le sage,
Qui n'a pendant le cours de son pèlerinage,
Jamais fait un mauvais choix.
De mortels il est bon nombre
Qu'on voit embrasser leur ombre ;

Ces victimes de l'erreur
N'ont que l'ombre du bonheur.
Il est des sots, quoi qu'on fasse,
Argentés à la surface;
Je suis un de ceux-là.
Que tu prennes dans le monde,
Femme brune, rouge ou blonde,
Mon portrait le tien sera;
Fais ton paquet, et t'en va.

Plus je resterai ici, plus je paraitrai sot : je suis venu avec une tête de niais, je m'en retourne avec deux. — Adieu, charmante ; je tiendrai mon serment, afin de contenir ma colère.

LE PRINCE D'ARAGON *sort avec sa suite.*

PORTIA.

Ainsi le papillon s'est brûlé à la lumière. Oh ! ces sots raisonneurs ! quand ils viennent choisir, ils ont l'habileté de perdre rationnellement.

NÉRISSA.

On a bien raison de dire que la destinée préside à la potence et au mariage.

PORTIA.

Allons, ferme le rideau, Nérissa.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Où est madame ?

PORTIA.

La voici ! que lui voulez-vous ?

LE DOMESTIQUE.

Madame, à votre porte se présente un jeune Vénitien qui vient vous annoncer l'approche de son maître. Il vous apporte de sa part des salutations fort sensées, consistant, outre les compliments et les politesses, en cadeaux de riche valeur. Je n'ai jamais vu de messager d'amour mieux approprié à son rôle ; jamais Avril, lorsqu'il vient annoncer l'approche de l'été, n'eut un aspect plus charmant et plus doux que cet avant-coureur de son maître.

PORTIA.

Assez, je te prie ; j'ai grand peur que tu n'ajoutes bientôt qu'il est un peu ton parent, tant tu te mets pour le louer en dépense d'esprit. Viens, Nérissa ; je brûle de voir un courrier de Cupidon qui se présente avec tant de grâce.

NÉRISSA.

Bassanio ! Amour, fais que ce soit lui !

Ils sortent.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Venise. — Une rue.

Arrivent SALANIO *et* SALARINO.

SALANIO.

Eh bien! quelles nouvelles au Rialto ?

SALARINO.

Le bruit se confirme qu'un vaisseau d'Antonio, chargé d'une riche cargaison, a fait naufrage dans le détroit ; je crois qu'on nomme cet endroit les *Goodwins :* c'est un bas-fond dangereux et fatal, où est enterrée la carcasse de plus d'un vaisseau de haut bord, s'il faut ajouter foi aux propos de commère que j'ai entendus.

SALANIO.

Plaise à Dieu que ce soient les propos de la plus menteuse commère qui ait jamais croqué du pain d'épice ou fait accroire à ses voisins qu'elle pleurait son troisième mari ; mais il n'est que trop vrai, — pour ne pas tomber dans le prolixe, et ne pas quitter le sentier battu du parler simple, — que le digne Antonio, l'honnête Antonio, — Oh! que n'ai-je à mon service une épithète digne d'être accolée à son nom!

SALARINO.

Allons, au fait.

SALARIO.

Eh ! que dites-vous ? Eh bien ! le fait est qu'il a perdu un navire.

SALARINO.

Plût à Dieu que ce fût le terme de ses pertes !

SALARIO.

Je me hâte de dire, *ainsi soit-il*, de peur que le diable ne vienne à la traverse de ma prière ; car le voici qui s'avance sous la figure d'un Juif.

Arrive SHYLOCK.

SALANIO, *continuant.*

Eh bien, Shylock ! quelles nouvelles à la Bourse ?

SHYLOCK.

Vous avez su, nul n'a su mieux que vous la fuite ma fille.

SALARINO.

Cela est certain ; pour ma part je connais même le tailleur qui a fait les ailes avec lesquelles elle s'est envolée.

SALANIO.

Et Shylock, de son côté, n'ignorait pas que l'oiseau

avait des plumes, et l'on sait qu'arrivés à ce point, les oiseaux quittent le nid maternel.

SHYLOCK.

Elle sera damnée pour cela.

SALARINO.

Sans nul doute, si elle a le diable pour juge.

SHYLOCK.

Voir ma chair et mon sang se révolter !

SALANIO.

Fi donc, vieux libertin ! à votre âge !

SHYLOCK.

Je parle de ma fille, qui est ma chair et mon sang.

SALARINO.

Il y a plus de différence entre votre chair et la sienne qu'entre le jais et l'ivoire; votre sang et le sien ne se ressemblent pas plus que le vin rouge et le vin du Rhin. — Mais, dites-nous, avez-vous appris qu'Antonio ait fait des pertes sur mer ?

SHYLOCK.

Encore une mauvaise affaire pour moi ! un banqueroutier, un prodigue qui ose à peine montrer sa face au Rialto, — un misérable qui venait se pavaner à la Bourse; — qu'il prenne garde à son billet ! il m'appelait usurier, — qu'il prenne garde à son bil-

let ! il prêtait de l'argent par charité chrétienne ; — qu'il prenne garde à son billet !

SALARINO.

Je ne pense pas que faute de paiement vous preniez sa chair : à quoi serait-elle bonne ?

SHYLOCK.

A amorcer le poisson : ne servit-elle à rien d'autre, elle servira du moins de pâture à ma vengeance. Il a appelé sur moi le mépris, et sans lui j'aurais gagné un demi-million de plus. Il a ri de mes pertes, il s'est moqué de mes gains, a insulté ma nation, contrarié mes opérations, refroidi mes amis, échauffé mes ennemis, et pourquoi ? parce que je suis Juif. Un Juif n'a-t-il pas des yeux ? un Juif n'a-t-il pas des mains, des organes, un corps, des sens, des affections, des passions ? n'est-il pas nourri des mêmes aliments, blessé par les mêmes instruments, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes moyens, refroidi par le même hiver, échauffé par le même été qu'un chrétien ? Si vous nous piquez, ne saignons-nous pas ? si vous nous chatouillez, ne rions-nous pas? si vous nous empoisonnez, ne mourrons-nous pas ? si vous nous lésez, ne nous vengerons-nous pas ? Semblables à vous dans tout le reste, nous vous ressemblerons aussi en cela. Quand un Juif lèse un chrétien, quel est son salaire ? la vengeance. Quand un chrétien lèse un Juif, quel doit, d'après l'exemple des chrétiens, en être le salaire ? ah ! la vengeance. La perversité que vous m'enseignez, je la mettrai à exécution, et, si le le puis, je surpasserai mes maitres.

Arrive UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Seigneurs, mon maitre Antonio est chez lui et désirerait vous parler à tous deux.

SALARINO.

Voilà déjà quelque temps que nous le cherchons.

Arrive TUBAL.

SALANIO.

Encore un qui vaut l'autre ; on ne saurait en trouver un troisième qui les égale, à moins que le diable lui-même ne se fasse Juif.

SALANIO, SALARINO *et* LE DOMESTIQUE *s'éloignent.*

SHYLOCK.

Eh bien ! Tubal, quelles nouvelles de Gènes ? as-tu retrouvé ma fille ?

TUBAL.

En beaucoup d'endroits on m'a parlé d'elle, mais je n'ai pu la trouver.

SHYLOCK.

Voilà, voilà, voilà ! je perds un diamant qui m'avait coûté à Francfort deux mille ducats ! C'est maintenant que la malédiction tombe à plein sur notre nation ; je ne l'avais jamais sentie jusqu'à ce jour : deux mille ducats que je perds là, outre plusieurs

bijoux précieux, bien précieux. Je voudrais ma fille à mes pieds, morte, là, avec les bijoux à ses oreilles : je la voudrais ensevelie, là, à mes pieds, avec les ducats dans son cercueil. Aucune nouvelle des fugitifs, non, aucune. — Et Dieu sait tout l'argent que ces recherches m'ont coûté, oui, perte sur perte ! tant que m'emporte le voleur et tant pour trouver le voleur. Et point de satisfaction, point de vengeance ! Il n'y a de malheurs que pour moi, de sanglots que dans ma poitrine, de larmes que dans mes yeux.

TUBAL.

Vous n'êtes pas le seul en butte au malheur. Antonio, à ce que j'ai appris à Gènes.....

SHYLOCK.

Quoi ? que dites-vous ? un malheur ? un malheur ?

TUBAL.

A perdu un de ses vaisseaux venant de Tripoli.

SHYLOCK.

Dieu soit loué ! Dieu soit loué ! — Est-ce vrai ? est-ce vrai ?

TUBAL.

J'ai parlé à des matelots échappés au naufrage.

SHYLOCK.

Je te remercie, mon cher Tubal ; bonnes nou-

velles ! bonnes nouvelles ! ah ! ah ! où cela ? à Gènes.

TUBAL.

On m'a dit qu'à Gènes votre fille, en une seule soirée, a dépensé quatre-vingts ducats.

SHYLOCK.

Tu m'enfonces un poignard dans le cœur ; je ne reverrai plus mon or : quatre-vingts ducats d'un seul coup ! quatre-vingts ducats !

TUBAL.

En revenant à Venise, j'ai voyagé en société de plusieurs créanciers d'Antonio ; ils disent qu'il ne saurait éviter de faire banqueroute.

SHYLOCK.

J'en suis ravi : je le ferai souffrir, je le mettrai à la torture ; j'en suis ravi.

TUBAL.

L'un d'eux m'a montré une bague qu'il avait eue de votre fille pour un singe.

SHYLOCK.

La malheureuse ! Tu m'assassines, Tubal : c'était ma turquoise, je l'avais eue de Lia étant encore garçon : je ne l'aurais pas donnée pour une forêt de singes.

**

TUBAL.

Mais il est certain qu'Antonio est ruiné.

SHYLOCK.

Oui, c'est vrai ; c'est très vrai : va, Tubal, procure-moi un huissier ; retiens-le quinze jours d'avance : s'il ne me paie pas, il faut que j'aie son cœur ; car une fois qu'il ne sera plus à Venise, je puis faire toutes les opérations qu'il me plaira : va, va, Tubal, et viens me retrouver à la synagogue ; va, mon cher Tubal ; à la synagogue, Tubal.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Belmont. — Une salle dans le château de Portia. Les coffres sont découverts.

Entrent BASSANIO, PORTIA *et leur suite ;* GRATIANO *et* NÉRISSA.

PORTIA.

Ne vous pressez pas, je vous en conjure ; attendez un jour ou deux avant de courir la chance ; car si vous choisissez mal, je perds votre société ; veuillez donc différer encore ; quelque chose me dit (ce quelque chose n'est pas de l'amour) que je ne voudrais pas vous perdre ; et vous savez que ce n'est pas la haine qui donne de pareils conseils : mais, pour me faire mieux comprendre (et cependant une jeune fille n'a d'autre langage que sa pensée), je vous dirai que

je souhaiterais pouvoir vous retenir ici un mois ou deux avant de vous voir risquer votre destinée pour moi. Je pourrais vous enseigner à bien choisir ; mais alors je serais parjure, ce que je ne serai jamais. De cette manière, vous pouvez ne point m'obtenir ; mais alors vous me ferez éprouver un regret coupable, celui de ne pas m'être parjurée. Hélas ! vos yeux m'ont regardée et m'ont divisée en deux parts ; l'une est à vous, l'autre à vous, — c'est à moi que je voulais dire ; mais si elle est à moi, elle vous appartient; ainsi tout est à vous : ô destinée injuste, qui met une barrière entre le propriétaire et sa propriété, si bien qu'étant vôtre, je ne serai peut-être point à vous. — N'importe, que la fortune en porte la peine, et non moi. Je parle trop ; mais c'est pour passer le temps, pour l'allonger et retarder votre choix.

BASSANIO.

Laissez-moi choisir ; car en mon état actuel, je suis à la torture.

PORTIA.

A la torture, Bassanio ? Avouez donc quelle trahison est mêlée à votre amour.

BASSANIO.

Aucune ; si ce n'est cette coupable méfiance qui me fait redouter de perdre ce que j'aime. Il y aura plutôt affection et sympathie entre la neige et le feu, qu'entre la trahison et mon amour.

PORTIA.

Oui ; mais je crains que vos paroles ne soient forcées, comme celles qu'arrache la douleur.

BASSANIO.

Promettez-moi la vie, et je confesserai la vérité.

PORTIA.

Eh bien ! confessez et vivez.

BASSANIO.

Confessez et aimez, auriez-vous dû me dire, car c'eût été là toute ma confession. O torture fortunée, quand mon bourreau lui-même me suggère les réponses qui doivent amener ma délivrance ! Mais laissez-moi tenter ma fortune et faire un choix parmi ces coffres.

PORTIA.

A l'œuvre donc : je suis renfermée dans l'un d'eux ; si vous m'avez, vous me trouverez. — *(Aux personnes de sa suite.)* Nérissa, et vous tous, tenez-vous à quelque distance. — Que la musique se fasse entendre pendant qu'il fera son choix ; s'il perd, il finira comme le cygne, au son de l'harmonie ; pour que rien ne manque à la ressemblance, mes yeux seront l'onde limpide qui formera son lit de mort. S'il gagne, que sera la musique alors ? Eh bien ! la musique sera la fanfare qui résonne au moment où les sujets loyaux s'inclinent devant un monarque nouvellement couronné ; ce sera cette suave mélodie qui, au lever

de l'aurore, murmure à l'oreille du fiancé que berce un doux songe et l'appelle à l'hymen. Le voilà maintenant qui s'avance avec non moins de majesté et beaucoup plus d'amour que le jeune Alcide, alors qu'il délivra la vierge offerte en tribut par Troie gémissante au monstre de la mer : moi, je suis la victime qui doit être immolée ; ces personnes qui nous regardent, ce sont les Troyennes, qui, le visage en pleurs, viennent assister au dénouement. Va, Hercule ; vis, et je vivrai. Spectatrice du combat, j'y apporte plus d'émotion que toi qui vas le livrer.

La musique se fait entendre pendant que Bassanio examine les coffres et consulte avec lui-même.

UNE VOIX *chante.*

Où l'amour prend-il naissance ?
Dans la tête ou dans le cœur ?
Qui lui donne l'existence :
Où puise-t-il sa vigueur ?

UNE AUTRE VOIX.

Les yeux, ces miroirs de l'âme,
De l'amour sont le berceau ;
Il y boit regards de flamme ;
Puis c'est là qu'est son tombeau.

LE CHŒUR.

Chantons l'hymne funéraire !
Que la cloche mortuaire
Remplace le carillon !
Dig, din, don.
Dig, din, don.

BASSANIO.

Oui, il très possible que l'enveloppe la plus brillante ne recèle que l'objet le plus commun. C'est ainsi que souvent dans le monde les ornements nous trompent. En justice, quelle est la cause mauvaise et impure dont une voix persuasive ne sache habilement couvrir les défauts ? En religion, quelle est l'erreur damnable qu'un homme au front grave ne puisse appuyer de textes formels, et dont il ne déguise le poison à l'aide des fleurs dont il le pare ? Il n'y a point de vice si évident qu'il ne se revête extérieurement de quelques-uns des attributs de la vertu. Combien de lâches, dont la vaillance est aussi trompeuse qu'un escalier de sable, n'en portent pas moins à leur menton la barbe d'Hercule ou celle du terrible Mars ? Regardez la beauté ; vous verrez que ses attraits viennent de la boutique du marchand ; et il s'opère ici un miracle dans la nature, c'est que les femmes les plus surchargées de ces charmes d'emprunt, sont ordinairement les beautés les plus légères : tels sont par exemple ces cheveux d'or aux boucles ondoyantes, dans lesquelles se joue le folâtre zéphir ; c'est souvent la seconde tête que recouvre cette parure empruntée, et le crâne qui la produisit est dans le tombeau. La parure, c'est la plage décevante par laquelle on descend à une mer périlleuse ; c'est l'écharpe brillante qui voile une beauté indienne ; en un mot, c'est le semblant de vérité dont se revêt la ruse pour faire tomber le sage dans ses pièges. C'est pourquoi, or éclatant, dur aliment de Midas, je ne veux pas de toi ; ni de toi, pâle métal, vulgaire agent entre l'homme

et l'homme : mais toi, plomb chétif, qui menace plus qu'il ne promet, il y a de l'éloquence dans ta simplicité, et c'est toi que je choisis : puisse ce choix assurer mon bonheur !

PORTIA.

Comme toutes les autres passions s'évanouissent dans les airs, le soupçon inquiet, le désespoir forcené, la crainte frissonnante, la jalousie à l'œil livide! ô amour, modère toi ; tempère ton extase ; contiens ta pluie de joie ; réprime cet excès ; ta félicité est trop intense ; réduis-la, de peur qu'elle ne m'étouffe.

BASSANIO, *ouvrant le coffre de plomb.*

Que vois-je ? le portrait de Portia ! Quel demi-dieu s'est à ce point rapproché de la création ? Est-ce que les yeux remuent, ou est-ce le mouvement des miens qui me le fait croire ? Voici des lèvres entr'ouvertes à travers lesquelles s'exhale une haleine embaumée ; il ne fallait pas moins qu'une aussi douce barrière pour séparer d'aussi douces amies : dans cette chevelure, le peintre a déployé tout l'art d'Arachné ; il a tissé un filet d'or destiné à prendre les cœurs des hommes plus infailliblement que les moucherons ne sont pris dans les toiles de l'araignée; mais ses yeux, — comment a-t-il pu y voir pour les faire ? après en avoir terminé un, celui-là a dû l'éblouir au point de lui faire perdre l'usage des siens, et l'obliger à laisser son œuvre imparfaite ; et cependant, voyez comme l'objet vivant de mes éloges fait tort à la copie, combien il la rabaisse, combien l'ombre est

inférieure à la substance : voici l'écrit qui contient la teneur et le résumé de ma fortune.

Il lit :

Toi que n'a pas guidé la trompeuse apparence
Sois heureux dans le choix qu'a dicté ta prudence.
Puisque ainsi le destin t'accorde sa faveur,
Ne cherche pas d'autre bonheur.
Si du lot qui t'échoit ton âme se contente,
Si tu bénis ta fortune présente,
Tourne-toi vers l'objet qui fait battre ton cœur,
Et qu'un baiser d'amour te proclame vainqueur.

O le charmant écrit ! Belle dame, avec votre permission. (*Il l'embrasse.*) Je viens, ce billet à la main, donner et recevoir ; je ressemble à l'athlète qui combat dans la lice, et croit avoir mérité l'approbation des spectateurs ; s'il entend l'air retentir d'applaudissements et d'acclamations unanimes, troublé, il regarde autour de lui, et doute si c'est bien à lui que ces témoignages s'adressent ; il en est de même de moi, trois fois charmante beauté ; je doute de la réalité de ce que je vois, et j'attends, pour y croire, qu'elle ait été confirmée, attestée et ratifiée par vous.

PORTIA.

Seigneur Bassanio, vous me voyez ici devant vous telle que je suis; pour moi, je me contenterai volontiers de ce que je suis, et je n'ai pas l'ambition d'y voir ajouter beaucoup ; mais pour vous, je voudrais valoir soixante fois ce que je vaux, être mille fois plus belle, dix mille fois plus riche : pour avoir plus de prix à vos yeux, je voudrais posséder en vertus, en beauté, en fortune, en amis, un trésor incalcu-

lable, mais la totalité de ce que je vaux est médiocre, c'est, en somme, une jeune fille ignorante, naïve, inexpérimentée ; heureuse d'être assez jeune encore pour être à même d'apprendre, plus heureuse de n'être pas tellement dépourvue d'intelligence qu'elle ne puisse s'instruire ; plus heureuse encore en ceci, que son esprit docile se soumet humblement à votre direction, reconnaissant en vous son seigneur, son souverain, son roi. Moi-même, et ce qui m'appartient, tout est maintenant à vous ; tout à l'heure encore cette belle demeure était à moi, j'étais la maîtresse de mes serviteurs, je régnais sur moi-même, maintenant, la maison, les serviteurs, et moi-même, nous vous appartenons, mon seigneur; je vous donne tout avec cet anneau ; si jamais il vous arrivait de vous en séparer, de le perdre ou de le donner, cela me présagerait la ruine de votre amour, et me donnerait le droit de me plaindre de vous.

BASSANIO.

Madame, vous m'avez fait perdre la parole ; mon sang seul vous parle dans mes veines, et j'éprouve dans mes idées un désordre pareil à un murmure confus de la foule charmée après l'allocution bienveillante d'un prince adoré, alors que tous les sentiments se confondant en un seul, il n'y a plus au fond de toutes les âmes qu'une indicible joie, exprimée ou muette ; mais, croyez-moi, avant que cette bague quitte mon doigt, la vie m'aura quitté ; alors vous pourrez dire : Bassanio est mort.

NÉRISSA.

Mon seigneur, et madame, témoins de votre bon-

heur qu'appelaient nos vœux, notre tour est venu de vous féliciter ; soyez heureux, mon seigneur et madame.

GRATIANO.

Seigneur Bassanio, et vous, dame charmante, je vous souhaite tout le bonheur que vous pouvez désirer ; car je sais que vous ne pouvez rien désirer au préjudice du mien. Le jour où vous vous proposez d'engager solennellement votre foi, permettez que ce jour-là je me marie également.

BASSANIO.

De tout mon cœur, si vous pouvez trouver une femme.

GRATIANO.

Je remercie votre seigneurie ; vous m'en avez procuré une ; mes yeux, seigneur, sont aussi bons que les vôtres ; vous avez vu la maîtresse, moi la suivante ; vous avez aimé, moi de même ; votre cour et la mienne ont duré le même temps. Votre sort était attaché à ces coffres ; il en était de même du mien, ainsi que l'événement le prouve ; en effet, après avoir sué sang et eau pour parvenir à plaire, après m'être desséché le gosier à force de serments d'amour, à la fin, — si les promesses sont quelque chose, j'en ai obtenu une de cette belle. Elle m'a promis son cœur, si votre bonne fortune vous faisait obtenir la main de sa maîtresse.

PORTIA.

Est-ce vrai, Nérissa ?

NÉRISSA.

Oui, madame, si toutefois la chose obtient votre assentiment.

BASSANIO.

Parlez-vous sérieusement, Gratiano ?

GRATIANO.

Très sérieusement, seigneur.

BASSANIO.

Nous estimerons à honneur que vos noces accompagnent les nôtres.

GRATIANO.

Mais qui vient ici ? Lorenzo et son infidèle ? Quoi mon vieil ami de Venise, Salanio ?

Entrent LORENZO, JESSICA *et* SALANIO.

BASSANIO.

Lorenzo et Salanio, soyez ici les bien venus, si toutefois ma nouvelle influence n'est pas trop jeune encore pour me permettre d'en user ainsi avec vous ; avec votre permission, belle Portia, je dis à mes amis et compatriotes que voici, qu'ils sont les bien venus.

PORTIA.

Je leur en dis autant ; ils sont complètement les bien venus.

LORENZO.

Je vous remercie, madame. — Quant à moi, seigneur, mon dessein n'était pas de venir vous voir ici ; mais j'ai rencontré Salanio en chemin ; il m'a instamment prié de l'accompagner, et je n'ai pu le lui refuser.

SALANIO.

C'est vrai, seigneur, et j'avais pour cela mes raisons. Le seigneur Antonio se recommande à votre souvenir.

Il lui donne une lettre.

BASSANIO.

Avant que j'ouvre sa lettre, dites-moi, je vous prie, comment se porte mon excellent ami.

SALANIO.

Il n'est ni malade ni bien portant, seigneur, à moins que sa maladie ou sa santé ne soit d'une nature toute morale, mais la lecture de sa lettre vous indiquera son état.

GRATIANO, *montrant Jessica.*

Nérissa, faites accueil à cette étrangère, et fêtez-la. — Votre main, Salanio ; qu'y a-t-il de nouveau à Venise? comment le digne Antonio, ce royal négociant, fait-il ses affaires ? Je suis sûr qu'il sera enchanté d'apprendre nos succès ; nous sommes des Jasons, nous avons conquis la Toison.

SALANIO.

Que n'avez-vous conquis celle qu'il a perdue !

PORTIA.

Il faut que cette lettre contienne de bien sinistres nouvelles, car les joues de Bassanio ont perdu leurs couleurs ; il s'agit sans doute de la mort de quelque ami bien cher ; nul autre malheur au monde ne serait capable d'altérer à ce point les traits d'un homme de cœur. Eh quoi, de pire en pire ! — Permettez, Bassanio ; je suis la moitié de vous-même, et je réclame hardiment ma part du contenu de cette lettre, quel qu'il puisse être.

BASSANIO.

O chère Portia, jamais lignes plus funestes n'ont noirci le papier ; charmante dame, quand je vous ai, pour la première fois, fait l'aveu de mon amour, je vous ai dit franchement que toute ma fortune coulait dans mes veines, que j'étais gentilhomme : je vous disais vrai ; et néanmoins, tendre amie, en m'évaluant à rien, vous allez voir que je m'estimais beaucoup trop haut encore : j'aurais dû alors vous dire que je valais moins que rien ; car pour faire face à mes besoins je me suis engagé avec un ami bien cher, et j'ai engagé cet ami vis-à-vis de son plus mortel ennemi : voilà une lettre, madame, dont le papier est pour moi le corps de mon ami, et où chaque mot est une blessure béante par laquelle s'échappe son sang avec sa vie. — Mais est-il bien vrai, Salanio ? Toutes ses expéditions ont-elles

échoué? Quoi! pas une n'a réussi? de tous ses navires venant de Tripoli, du Mexique, d'Angleterre, de Lisbonne, de Barbarie, des Indes, pas un seul n'a pu échapper au contact redoutable des écueils ennemis?

SALANIO.

Pas un, seigneur; en outre, il paraît constant qu'en supposant même qu'il eût maintenant l'argent nécessaire pour rembourser le Juif, celui-ci refuserait de le prendre. Je n'ai jamais vu de créature à figure humaine plus acharnée que ce Juif, à la perte d'un homme : du matin jusqu'au soir il ne cesse d'importuner le doge, et déclare qu'il n'y a plus de foi à placer dans l'état, si justice lui est refusée. Vingt négociants, le doge lui-même, et les sénateurs les plus notables, ont cherché vainement à lui faire entendre raison: ils n'ont pu le faire démordre de sa haineuse obstination à revendiquer l'exécution littérale de son billet.

JESSICA.

Quand j'étais avec lui, je l'ai entendu jurer en présence de Tubal et de Chus, ses coreligionnaires, qu'il préférerait la chair d'Antonio à vingt fois la valeur de la somme prêtée, et j'ai la certitude, seigneur, que si la loi, l'autorité, et le pouvoir ne s'y opposent, le pauvre Antonio a tout à craindre.

PORTIA.

L'homme placé dans cette position critique est-il pour vous un ami bien cher?

BASSANIO.

C'est mon ami le plus cher, l'homme le meilleur, le plus bienfaisant, le plus infatigable dans son obligeance, l'homme en qui se reflète l'antique honneur romain plus que dans une âme qui vive en Italie.

PORTIA.

Quelle somme doit-il au Juif ?

BASSANIO.

Il doit pour moi trois mille ducats.

PORTIA.

Quoi, pas davantage ? payez-lui en six mille, et que le billet soit anéanti ; doublez ces six mille, triplez, s'il le faut, cette dernière somme, plutôt qu'un pareil ami perde un cheveu de sa tête par la faute de Bassanio. D'abord, venez avec moi à l'église, et m'acceptez pour femme ; puis courez sur-le-champ à Venise trouver votre ami ; car Portia ne souffrira pas que vous preniez place à ses côtés avec une âme inquiète ; vous aurez tout l'or qu'il faudra pour acquitter vingt fois cette dette chétive ; cela fait, amenez-nous ici votre ami. Pendant ce temps, Nérissa et moi, nous vivrons en filles et en veuves. Allons, venez ; car il vous faut partir le jour même de vos noces ; faites accueil à vos amis, montrez un visage riant ; comme vous avez coûté si cher, je veux vous aimer chèrement. Mais voyons ce que vous mande votre ami.

BASSANIO, *lisant.*

« Cher Bassanio, tous mes vaisseaux ont péri ; » mes créanciers deviennent intraitables ; l'état de mes » affaires est au plus bas ; le billet que j'ai fait au » Juif n'a pu être payé à l'échéance ; et comme je » ne puis me libérer sans cesser de vivre, toutes det- » tes entre vous et moi sont éteintes, pourvu que je » vous voie avant de mourir ; quoi qu'il en soit, sui- » vez à cet égard votre propre inspiration : si votre » amitié ne vous dit pas de venir, que ce ne soit » pas ma lettre qui vous y engage. »

PORTIA.

O mon ami, terminez tout promptement et partez.

BASSANIO.

Puisque vous me donnez la permission de partir, je vais me hâter ; mais jusqu'à ce que je revienne, aucun repos ne s'interposera entre vous et moi.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Venise. — Une rue.

Arrivent SHYLOCK, SALANIO, ANTONIO *et* UN GEÔLIER.

Geôlier, ayez les yeux sur lui ; ne me parlez pas d'indulgence ; — Voilà l'imbécile qui prêtait de l'argent gratis ; geôlier, veillez sur lui.

ANTONIO.

Veuillez m'entendre, mon bon Shylock.

SHYLOCK.

Je veux avoir mon dû ; je ne veux rien entendre sur ce point. J'ai juré que j'aurais mon dû : tu m'as appelé chien quand je ne t'en avais donné aucun sujet ; eh bien, puisque je suis un chien, prends garde à mes dents : le doge me fera justice. — Je m'étonne, geôlier stupide, que tu aies la faiblesse de sortir ainsi avec lui, sur sa demande.

ANTONIO.

Écoutez-moi, je vous en prie.

SHYLOCK.

Je veux avoir mon dû ; je ne veux pas t'entendre ; je veux mon dû : cesse donc de me parler. On ne trouvera pas en moi un de ces niais qui s'attendrissent, secouent la tête, se laissent fléchir et cèdent en soupirant aux sollicitations des chrétiens. Ne me suis pas ; je ne veux rien entendre ; je veux avoir mon dû.

Il s'éloigne.

SALANIO.

C'est l'animal le plus impitoyable qui ait jamais frayé avec les hommes..

ANTONIO.

Laissons-le, je ne veux plus le poursuivre d'inutiles prières. Il veut avoir ma vie, j'en sais la raison ; j'ai fréquemment tiré de ses griffes un grand nombre de ses débiteurs qui venaient implorer mon aide ; voilà pourquoi il me hait.

**

SALANIO.

J'ai la certitude que le doge ne permettra pas qu'un pareil engagement soit valable.

ANTONIO.

Le doge ne peut empêcher que la loi ait son cours. Si le bénéfice de la loi est dénié, la justice de l'état sera compromise dans l'esprit des étrangers, qui verront là une atteinte à leurs privilèges, chose grave dans une ville comme Venise, dont la richesse se fonde sur le commerce de toutes les nations. Allons : mes chagrins et mes malheurs m'ont tellement réduit, que c'est à peine si j'aurai demain une livre de chair à livrer à mon sanguinaire créancier. — Allons, geôlier, marchons. — Veuille le ciel que Bassanio vienne me voir acquitter sa dette, et je serai content !

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

Belmont. — Une salle dans le château de Portia.

Entrent PORTIA, NÉRISSA, LORENZO, JESSICA *et* BALTHAZAR.

LORENZO.

Madame, j'ose le dire en votre présence, vous avez une idée noble et vraie de la divine amitié ; vous en donnez la preuve en supportant, comme vous le faites, l'absence de votre époux. Mais si

vous connaissiez l'homme que vous honorez ainsi ; si vous saviez combien celui à qui vous rendez service est homme d'honneur, ami dévoué de votre époux, je suis sûr que vous seriez plus fière de votre ouvrage que vous ne l'avez jamais été d'un acte de bienfaisance ordinaire.

PORTIA.

Je ne me suis jamais repentie d'avoir fait le bien, et je ne commencerai pas aujourd'hui ; car entre deux amis qui devisent et passent leur temps ensemble, dont les âmes portent également le joug de l'amitié, il doit y avoir une certaine conformité de physionomie, de mœurs, de caractère ; c'est ce qui me fait croire que cet Antonio, par cela seul qu'il est l'ami intime de mon époux, doit lui ressembler : s'il en est ainsi, j'aurai acheté à un prix bien modique le bonheur d'arracher cette image de mon âme à la puissance d'une cruauté infernale. Mais j'ai trop l'air de faire mon propre éloge ; ainsi laissons ce sujet, et parlons d'autre chose. — Lorenzo, je vous confie le gouvernement et la direction de ma maison jusqu'au retour de mon époux ; pour moi, j'ai secrètement fait vœu au ciel de vivre dans la prière et la contemplation, sans autre société que celle de Nérissa, jusqu'à ce que son époux et le mien soient de retour. A deux milles d'ici est un monastère ; c'est là que nous allons résider. Je vous conjure de ne pas refuser le fardeau que mon amitié et des raisons puissantes vous imposent en ce moment.

LORENZO.

Je l'accepte, madame, de grand cœur ; j'obéirai à tous vos justes commandements.

PORTIA.

Mes gens connaissent déjà mes intentions ; ils seront à vos ordres et à ceux de Jessica, et vous obéiront comme à Bassanio et à moi-même. Adieu, portez-vous bien, jusqu'au revoir.

LORENZO.

Le ciel vous accorde de douces pensées et des moments heureux !

JESSICA.

Je vous souhaite, madame, toutes les félicités du cœur.

PORTIA.

Je vous remercie, et c'est avec plaisir que je vous en souhaite autant. Adieu, Jessica ! —

JESSICA *et* LORENZO *sortent.*

PORTIA, *continuant.*

A toi, maintenant, Balthazar ; je t'ai toujours trouvé fidèle et dévoué ; sois-le encore ; prends cette lettre et rends-toi à Padoue avec toute la célérité possible ; remets-la en main propre à mon cousin, le docteur Bellario ; tu prendras les papiers et les vêtements qu'il te donnera, et tu les porteras en toute hâte à l'embarcadère du bac qui mène à

Venise. — Ne perds point le temps en paroles, mais pars ; je serai là-bas avant toi.

BALTHAZAR.

Madame, je ferai toute la diligence possible.

Il sort.

PORTIA.

Approche, Nérissa ; j'ai des projets que tu ne connais pas encore ; nous verrons nos maris plutôt qu'ils ne s'y attendent.

NÉRISSA.

Nous verront-ils ?

PORTIA.

Sans doute, Nérissa, mais sous un costume tel qu'ils nous croiront pourvus de ce qui nous manque. Quand nous serons habillées en jeunes cavaliers, parions tout ce que tu voudras que ce sera moi qui porterai ma dague de meilleure grâce ; tu verras comme je prendrai la voix futée d'un jouvenceau arrivé à cet âge qui sépare l'homme de l'adolescent ; comme je transformerai mon pas modeste en une démarche mâle et fière ; je parlerai de mes querelles en jeune et beau rodomont ; je dirai spirituellement force mensonges, combien de grandes dames ont recherché mon amour, et combien, sur mon refus, sont tombées malades et sont mortes ; car comment aurais-je pu suffire à toutes ? — et puis je laisserai entrevoir quelque repentir, et regretterai, au bout du compte, de les avoir laissées mourir : je conterai si

bien toutes ces sornettes, que les hommes, m'entendant, jureront que j'ai quitté le collège depuis plus d'un an : — j'ai en tête des milliers de rodomontades de ce genre, que je me propose de mettre en pratique.

NÉRISSA.

Quoi ! nous allons fréquenter la compagnie des hommes ?

PORTIA.

Fi donc ! quelle question ! heureusement qu'il n'y a ici personne pour l'interpréter dans un sens égrillard. Mais viens ; je te dirai tout mon projet quand nous serons dans ma voiture, qui m'attend à la porte du parc ; dépêchons-nous, il faut que nous fassions vingt milles aujourd'hui.

Elles sortent.

SCÈNE V.

Même lieu. — Un jardin.

LORENZO, JESSICA.

LORENZO.

Eh bien ! Jessica, comment allez-vous ? Dites-moi, ma chère, votre opinion ; comment trouvez-vous la femme de Bassanio ?

JESSICA.

Au-dessus de toute expression ; le seigneur Bassanio est tenu en conscience de mener une vie exem-

plaire; car ayant le bonheur de posséder une pareille femme, il trouve sur la terre les félicités du ciel, et s'il n'apprécie pas son bonheur ici bas, il ne mérite pas d'aller en paradis. Assurément, si deux dieux faisaient entre eux une céleste gageure, et mettaient pour enjeu deux femmes terrestres, dont l'une serait Portia, il faudrait joindre à l'autre quelque objet de surcroit; car ce monde chétif ne possède pas sa pareille.

LORENZO.

Ce qu'elle est comme épouse, vous l'avez en moi, comme mari.

JESSICA.

Oui ! Demandez-moi donc mon avis là dessus.

LORENZO.

C'est ce que je ferai plus tard ; commençons par aller diner.

JESSICA.

Non, laissez-moi vous louer pendant que je suis en appétit.

LORENZO.

Non, réservons cela, je vous prie, pour sujet de causerie à table; alors, quoi que vous puissiez dire, je le digèrerai avec le reste.

JESSICA.

Fort bien; je me charge de faire votre panégyrique.

Ils sortent.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

Venise. — Une cour de justice.

Entrent LE DOGE, LES SÉNATEURS; ANTONIO, BASSANIO, GRATIANO, SALARINO, SALANIO, *et autres*.

LE DOGE.

Antonio est-il ici ?

ANTONIO.

Me voici, aux ordres de votre altesse.

LE DOGE.

J'en suis fâché pour vous ; vous avez pour adversaire un homme de pierre, inhumain, misérable, incapable de pitié, et qui n'a pas un grain de sensibilité.

ANTONIO.

On m'a dit que votre altesse a pris beaucoup de peine pour modérer sa rigueur ; mais puisqu'il reste inexorable, et qu'aucun moyen légal ne peut me soustraire aux atteintes de sa haine, à sa fureur j'oppose ma patience ; je suis préparé à endurer paisiblement toute sa tyrannie et toute sa rage.

LE DOGE.

Qu'on aille chercher le Juif, et qu'il comparaisse devant la cour.

SALANIO.

Il attend à la porte, seigneur ; le voici.

SHYLOCK *entre.*

LE DOGE.

Faites place, afin que nous le voyions face à face. — Shylock, tout le monde pense, et je partage moi-même cette opinion, que tu veux poursuivre cette œuvre de ta haine jusqu'à sa dernière limite, et qu'alors tu lui feras succéder des sentiments de clémence et de pitié non moins étranges que ne l'est ta cruauté apparente : on pense qu'au lieu d'exiger, comme tu le fais maintenant, l'exécution rigoureuse des termes de ton billet, à savoir une livre de la chair de ce marchand malheureux, non seulement tu renonceras à exercer ce droit, mais encore, cédant à un sentiment d'humanité et d'indulgence, tu lui feras remise de la moitié du principal de sa dette ; jetant un œil de compassion sur les pertes récemment accumulées sur lui, pertes suffisantes pour ruiner le marchand le plus opulent, et qui attendriraient en sa faveur des âmes de bronze, des cœurs de marbre, des Turcs inhumains, des Tartares, étrangers aux doux offices d'une bienveillante courtoisie. Juif, nous attendons tous de toi une réponse favorable.

SHYLOCK.

J'ai fait part à votre grâce de mes résolutions ; et j'ai juré par notre saint sabbath d'obtenir l'exécution littérale de mon billet : si vous me le refusez, que vos institutions, que les privilèges de votre cité en portent

la peine. Vous me demanderez pourquoi je préfère une livre de chair infecte à une somme de trois mille ducats : je ne répondrai pas à cette question ; prenez que c'est caprice de ma part ; cela vous suffit-il ? Peut-être qu'ayant dans ma maison un rat importun, il me plait de m'en délivrer au prix de dix mille ducats. Faut-il vous donner d'autres raisons encore ? Il est des gens qui ne peuvent souffrir de voir un pourceau la gueule béante ; d'autres que la vue d'un chat épouvante ; car notre sensibilité, maîtresse absolue de nos affections, le soumet au joug de ses sympathies et de ses répugnances. Maintenant, si vous voulez ma réponse, la voici : de même qu'on ne peut expliquer par aucune raison sensée la répugnance de l'un pour un pourceau qui bâille, de l'autre pour un chat inoffensif, de même qu'ils cèdent à une force invincible à la vue de ce qui leur déplait, au risque de déplaire eux-mêmes ; de même je ne veux ni ne peux donner d'autre raison de mon acharnement à poursuivre Antonio, qu'une haine invétérée et je ne sais quelle aversion que je lui porte. Êtes-vous content ?

BASSANIO.

Homme sans entrailles, ce n'est pas là une réponse qui puisse excuser ta conduite cruelle.

SHYLOCK.

Il n'est pas nécessaire que ma réponse vous plaise.

BASSANIO.

Tous les hommes tuent-ils ce qu'ils n'aiment pas ?

SHYLOCK.

Est-ce qu'on hait un homme qu'on ne veut pas tuer?

BASSANIO.

Toute offense n'enfante pas nécessairement la haine.

SHYLOCK.

Voudriez-vous qu'un serpent vous mordit deux fois ?

ANTONIO.

Songez, je vous prie, que c'est avec le Juif que vous raisonnez : autant vaudrait vous tenir debout sur la plage et commander à la mer de ne pas monter à sa hauteur ordinaire ; autant vaudrait demander au loup pourquoi il fait bêler la brebis qui redemande son agneau ; autant vaudrait défendre aux pins de la montagne de balancer leurs têtes chenues, et de bruire quand les vents du ciel mugissent dans leurs branches ; autant vaudrait tenter la besogne la plus dure, que d'essayer d'adoucir ce qu'il y a de plus dur au monde, son cœur de juif. — Cessez donc vos offres, je vous prie ; ne faites plus de tentatives ; que dans le plus bref délai possible j'aie mon arrêt et le juif sa volonté.

BASSANIO.

Au lieu de vos trois mille ducats; en voilà six.

SHYLOCK.

Quand chacun de ces six mille ducats serait divisé

en six parties, et quand chaque partie serait un ducat, je n'en voudrais pas ; je veux mon billet.

LE DOGE.

Quelle miséricorde pouvez-vous espérer, si vous n'en montrez aucune ?

SHYLOCK.

Quel jugement aurai-je à redouter, ne faisant point de mal ? Vous avez parmi vous un grand nombre d'esclaves achetés ; vous les employez, comme vos ânes, vos chiens et vos mulets, à des travaux abjects et serviles, parce que vous les avez achetés. — Si je vous disais : Donnez-leur la liberté ; mariez-les à vos fils et à vos filles. Pourquoi sont-ils courbés sous des fardeaux ? que leurs lits soient aussi doux que les vôtres, et leurs palais flattés par la saveur des mêmes mets : — Vous me répondriez : Ces esclaves sont à nous ; — je vous en dis autant ; la livre de chair que je réclame de cet homme, je l'ai payée d'un haut prix ; elle m'appartient, je la veux : si vous me la refusez, vos lois ne méritent plus que le mépris ; les décrets de Venise sont sans force : j'attends votre jugement ; parlez ; l'aurai-je ?

LE DOGE.

Je prendrai sur moi d'ajourner la cause, à moins que Bellario, un savant docteur, que j'ai envoyé chercher pour prononcer dans ce débat, n'arrive aujourd'hui.

SALARINO.

Seigneur, il y a ici, à la porte, un messager, venu de Padoue, porteur de lettres du docteur.

LE DOGE.

Apportez-moi les lettres. Qu'on fasse entrer le messager.

BASSANIO.

Courage, Antonio ! mon ami, tout n'est point désespéré. Le Juif aura ma chair, mon sang, mes os, et tout, avant que vous perdiez pour moi une seule goutte de sang.

ANTONIO.

Je suis une brebis lépreuse ; la santé du troupeau exige que je meure ; les fruits de l'espèce la plus faible tombent les premiers à terre ; qu'il en soit de même de moi. Bassanio, ce que vous pouvez faire de mieux, c'est de vivre et d'écrire mon épitaphe.

Entre NÉRISSA, *en costume de clerc d'avocat.*

LE DOGE.

Venez-vous de Padoue, de la part de Bellario ?

NÉRISSA.

Oui, seigneur. Bellario salue votre altesse.

Elle lui présente une lettre.

BASSANIO, *à Shylock, qui aiguise son couteau sur la semelle de sa chaussure.*

Pourquoi aiguises-tu ton couteau avec tant d'action ?

SHYLOCK.

Pour couper ce qui me revient de ce banqueroutier.

GRATIANO.

Ce n'est pas sur ce cuir, mais sur ton âme que tu affiles le tranchant de ton couteau, Juif impitoyable. Mais il n'est pas de métal, pas même la hache du bourreau, qui puisse égaler le tranchant de ta haine acérée. Aucune prière ne saurait-elle t'émouvoir ?

SHYLOCK.

Non ; du moins aucune de celles que tu aurais l'esprit de faire.

GRATIANO.

Oh ! sois damné, chien inexorable ! et que ta vie accuse la justice ! Peu s'en faut que tu ne me fasses chanceler dans ma foi, et croire avec Pythagore que les âmes des animaux passent dans les corps des hommes. La tienne animait un loup qu'on pendit pour avoir tué un homme ; son âme impure échappée du gibet passa en toi, lorsque tu étais encore dans le ventre de ta mère immonde ; car tes appétits sont d'un loup, sanguinaires, affamés, carnivores.

SHYLOCK.

Tant que tes railleries n'auront pas effacé la signa-

ture qui est sur mon billet, tu ne feras que te fatiguer inutilement les poumons. Répare ton esprit, innocent jeune homme, si tu ne veux pas le voir tomber dans un incurable désarroi. — J'ai ici la loi pour moi.

LE DOGE.

Bellario, dans cette lettre, recommande à la cour un jeune et savant docteur. — Où est-il ?

NÉRISSA.

Il attend ici près que votre réponse lui fasse connaître si vous voulez le recevoir.

LE DOGE.

De tout mon cœur. — Que trois ou quatre d'entre vous aillent au-devant de lui, et l'introduisent avec toutes les formes de la courtoisie. — En attendant, la cour entendra lecture de la lettre de Bellario.

LE GREFFIER, *lisant.*

« Votre grâce saura que votre lettre m'a trouvé » malade et souffrant ; mais au moment où votre » messager est venu, je recevais la visite affectueuse » d'un jeune docteur de Rome, nommé Balthasar. Je » lui ai fait part de la question pendante entre le Juif » et le négociant Antonio. Nous avons feuilleté en- » semble un grand nombre de livres : il est muni de » mon avis, corroboré de son propre savoir, dont je » ne saurais assez louer l'étendue, et vient sur ma » demande me remplacer auprès de votre altesse. Je » vous demande en grâce que les années qui lui

» manquent ne mettent pas d'obstacles à l'estime que
» commande son mérite ; car je n'ai jamais vu tête
» si vieille sur un corps si jeune. Je le laisse à votre
» gracieux accueil, assuré que ses faits le recomman-
» deront mieux que mes paroles. »

LE DOGE.

Vous venez d'entendre ce que m'écrit le savant Bellario ; si je ne me trompe, voici le docteur qui vient.

Entre PORTIA, *dans le costume de docteur en droit.*

LE DOGE, *continuant.*

Donnez-moi votre main ! Vous venez de la part du vieux Bellario ?

PORTIA.

Oui, seigneur.

LE DOGE.

Soyez le bien venu ! Prenez place. Êtes-vous instruit de la question qui occupe en ce moment la cour ?

PORTIA.

Je connais la cause de point en point. Lequel ici est le marchand, et lequel est le Juif ?

LE DOGE.

Antonio, et vous, vieux Shylock, approchez-vous tous deux.

PORTIA.

Votre nom est-il Shylock ?

SHYLOCK.

Shylock est mon nom.

PORTIA.

La poursuite que vous intentez est d'une étrange nature ; mais elle est légale, et la loi de Venise ne saurait en arrêter le cours. — (*A Antonio.*) C'est vous, n'est-ce pas, qui êtes placé sous le coup de son bon plaisir ?

ANTONIO.

C'est du moins ce qu'il prétend.

PORTIA.

Reconnaissez-vous le billet ?

ANTONIO.

Je le reconnais.

PORTIA.

Alors il faut que le Juif soit miséricordieux.

SCYLOCK.

En vertu de quelle obligation ? Dites-le moi.

PORTIA.

La clémence ne se commande pas. Elle descend du ciel sur la terre comme une pluie bienfaisante ; elle est deux fois bénie ; elle bénit celui qui l'accorde

et celui qui la reçoit : c'est dans les plus puissants que brille surtout sa puissance. Au monarque sur son trône elle sied mieux que le diadème ; son sceptre montre la force du pouvoir terrestre, emblème de vénération et de majesté, c'est par lui que les rois commandent le respect et la crainte ; mais la clémence est supérieure à cette puissance du sceptre : elle a son trône dans le cœur des rois ; elle est un attribut de Dieu lui-même, et le pouvoir terrestre n'est jamais plus semblable à celui de Dieu, qu'alors que la clémence tempère la justice. Ainsi donc, Juif, quoique votre prétention s'appuie sur la justice, songez qu'en justice rigoureuse nul d'entre nous ne pourrait espérer de salut. Nous prions Dieu de nous pardonner, et cette même prière (1) nous ordonne à tous d'être miséricordieux. En parlant ainsi, j'ai voulu vous faire sentir ce que la légalité de votre demande a de rigoureux. Si toutefois vous y persistez, l'arrêt de la cour, strictement conforme à la loi, devra condamner ce marchand.

SHYLOCK.

Que mes actes retombent sur ma tête ! J'invoque la loi ; je veux mon billet.

PORTIA.

Est-il dans l'impossibilité d'acquitter la somme ?

(1) L'oraison dominicale. Les commentateurs reprochent à Shakespeare d'employer ici, pour convaincre un Juif, des arguments tirés du christianisme ; ces messieurs ont oublié que ce n'est pas Shakespeare qui parle, mais une femme, une amante ; et qu'il est permis à cette femme de n'en pas savoir autant qu'un docteur en droit canon, bien qu'elle en porte l'habit. (*Note de M. Laroche.*)

BASSANIO.

Nullement : je suis prêt à la payer en présence de la cour ; j'offre même de doubler la somme. Si cela ne suffit pas, je prends l'engagement de payer dix fois le montant de la dette ; j'y engage mes mains, ma tête et mon cœur. Si cela ne suffit pas, il est manifeste que c'est la méchanceté qui accable la loyauté. Et je vous en conjure, faites fléchir la loi sous votre autorité. Pour accomplir un grand bien, faites un petit mal, et domptez la malice de ce démon.

PORTIA.

Cela ne doit pas être ; il n'y a pas de pouvoir à Venise qui puisse modifier une loi établie. On en ferait un précédent, et plus d'un abus, s'autorisant de cet exemple, s'introduirait dans l'état : cela ne se peut.

SHYLOCK.

Nous avons un Daniel pour juge, — oui, un Daniel ! — O jeune juge, si plein de sagesse, combien je vous honore !

PORTIA.

Permettez, je vous prie, que j'examine le billet.

SHYLOCK.

Le voici, très vénérable docteur ; le voici.

PORTIA.

Shylock, on vous offre le triple de la somme.

SHYLOCK.

Un serment, un serment ! j'ai fait un serment à la face du ciel. Mettrai-je sur ma conscience le poids d'un parjure? non ; pas pour Venise.

PORTIA.

L'échéance de ce billet est passée, et, en vertu de ce titre, le Juif a également droit à une livre de la chair du marchand, coupée le plus près du cœur. — Allons, soyez miséricordieux ; acceptez le triple de votre argent ; permettez que je déchire le billet.

SHYLOCK.

Quand il aura été acquitté conformément à sa teneur. — Il est manifeste que vous êtes un digne juge ; vous connaissez la loi ; l'exposition que vous en avez faite est on ne peut plus raisonnable : au nom de cette loi, dont vous êtes l'une des colonnes les plus solides, je vous somme de procéder au jugement ; j'en jure sur mon âme, il n'est point au pouvoir de la parole de l'homme de changer ma résolution ; je m'en réfère à mon billet.

ANTONIO.

Je supplie instamment la cour de prononcer son arrêt.

PORTIA.

Eh bien, le voici. Il vous faut présenter votre poitrine à son couteau.

SHYLOCK.

O noble juge ! ô excellent jeune homme !

PORTIA.

Car la loi reconnait d'une manière claire et positive les droits que lui confèrent les termes mêmes du billet.

SHYLOCK.

C'est très vrai ; ô juge sage et juste! combien vous êtes plus vieux que vous n'en avez l'air !

PORTIA.

Découvrez donc votre poitrine.

SHYLOCK.

Oui, sa poitrine : cela est dit dans le billet ; — n'est-il pas vrai, noble juge ? — *Le plus près du cœur*, ce sont là les termes textuels.

PORTIA.

Il est vrai. Y a-t-il ici des balances pour peser la chair ?

SHYLOCK.

J'en ai sur moi.

PORTIA.

Il faut aussi, Shylock, que vous ayez ici un chirurgien à vos frais, dans la crainte qu'il ne meure de la perte de son sang.

SHYLOCK.

Cela est-il exprimé dans le billet ?

**

PORTIA.

Cela n'est pas exprimé ; mais qu'importe ? c'est une mesure que vous feriez bien de prendre par humanité.

SHYLOCK.

Je ne vois pas cela. Ce n'est pas dit dans le billet.

PORTIA.

Approchez, marchand ; avez-vous quelque chose à dire ?

ANTONIO.

Peu de chose ; je suis préparé et résigné. — Donnez-moi votre main, Bassanio ; recevez mes adieux ; ne vous affligez pas de me voir réduit pour vous à cette extrémité ; car ici la fortune se montre plus indulgente qu'elle n'a coutume de le faire : son habitude est de laisser l'infortuné survivre à son opulence et contempler d'un œil cave, le front chargé de rides, une vieillesse indigente ; moi, elle m'affranchit du long supplice d'une telle misère. Recommandez ma mémoire à votre noble femme ; racontez-lui la fin d'Antonio ; dites-lui combien je vous aimais ; dites comment vous m'avez vu mourir, et quand vous aurez terminé ce récit, demandez-lui s'il n'est pas vrai que Bassanio avait un ami. Ne vous reprochez pas la mort de cet ami ; lui, il ne regrette pas d'acquitter votre dette ; car si le couteau du Juif pénètre assez avant, en un instant mon cœur tout entier l'aura payée.

BASSANIO.

Antonio, j'ai uni mon sort à celui d'une femme qui m'est aussi chère que la vie elle-même ; mais ni ma vie, ni ma femme, ni le monde entier ne sont à mes yeux d'un prix qui égale votre vie ; je consens à perdre tout cela, à sacrifier tout cela à ce démon pour vous sauver.

PORTIA.

Votre femme, si elle vous entendait, vous aurait peu d'obligations de cette offre.

GRATIANO.

J'ai une femme que j'aime, je vous le jure ; je voudrais qu'elle fût au ciel, afin que par son intercession quelque puissance vint changer le cœur de ce Juif inhumain.

NÉRISSA.

Il est heureux que cette offre ait lieu en son absence ; autrement ce souhait-là vous ferait faire mauvais ménage.

SHYLOCK, *à part.*

Voilà bien nos époux chrétiens : j'ai une fille ; plût à Dieu qu'un descendant de Barabbas l'eût épousée plutôt qu'un chrétien. — (*Haut.*) Nous perdons le temps ; veuillez, je vous prie, prononcer la sentence.

PORTIA.

Vous avez droit à une livre de la chair de ce

marchand ; la cour vous l'adjuge, et la loi vous la donne.

SHYLOCK.

O juge équitable !

PORTIA.

Et vous devez couper cette chair sur la poitrine ; la loi le permet et la cour l'ordonne.

SHYLOCK.

O le savant juge ! — Voilà une sentence ! allons ; préparez-vous.

PORTIA.

Attendez ; — ce n'est pas tout encore. — Le billet ne vous alloue pas la moindre goutte de sang ; les termes textuels sont *une livre de chair :* prenez donc ce qui vous revient, prenez votre livre de chair ; mais en la coupant, si vous répandez une seule goutte de sang chrétien, en vertu des lois de Venise, vos terres et vos biens sont confisqués au profit de l'état.

GRATIANO.

O le juge équitable ! qu'en dis-tu, Juif ? — O le savant juge !

SHYLOCK.

Est-ce là ce que dit la loi ?

PORTIA.

On la produira à vos yeux : puisque vous demandez justice, soyez sûr que justice vous sera rendue, plus même que vous ne le voudriez.

GRATIANO.

O le savant juge ! — Qu'en dis-tu, Juif ? — O le savant juge !

SHYLOCK.

En ce cas j'accepte l'offre qui m'a été faite ; — qu'on me paie le triple de la somme, et que le chrétien soit mis en liberté.

BASSANIO.

Voici l'argent.

PORTIA.

Doucement ; le Juif aura justice complète ; — doucement ! — ne précipitons rien ; — il n'aura que ce qui lui revient.

GRATIANO.

Eh bien, Juif ! voilà, j'espère, un juge équitable, un savant juge !

PORTIA.

Préparez-vous donc à couper la chair ; ne répandez point de sang ; coupez tout juste une livre de chair, ni plus, ni moins : si vous en coupez plus ou moins d'une livre, quand la différence ne serait que de la vingtième partie d'un atome, quand l'un des plateaux de la balance ne l'emporterait sur l'autre que du poids d'un cheveu, — vous êtes mort, et tous vos biens sont confisqués.

GRATIANO.

Un second Daniel ! un Daniel, Juif ! Maintenant, infidèle, je te tiens !

PORTIA.

Juif, qu'attendez-vous ? prenez ce qui vous revient.

SHYLOCK.

Donnez-moi mon principal, et je m'en vais.

BASSANIO.

Je l'ai ici tout prêt ; le voici.

PORTIA.

Il l'a refusé en pleine cour ; il n'aura que ce qui lui revient en stricte justice.

GRATIANO.

Un Daniel, je le répète ; un second Daniel ! — Juif, je te remercie de m'avoir soufflé ce mot.

SHYLOCK.

Quoi ! je n'aurai pas même mon principal ?

PORTIA.

Juif, vous n'aurez que votre dû ; prenez-le à vos risques et périls.

SHYLOCK.

En ce cas, que le diable fasse le remboursement ! je ne resterai pas plus longtemps à ergoter ici.

PORTIA.

Arrêtez, Juif ; la loi n'en a pas fini avec vous. — Il est dit formellement dans les lois de Venise, que

lorsqu'un étranger aura été convaincu d'avoir par des moyens directs ou indirects conspiré contre la vie d'un citoyen, la personne contre laquelle le crime aura été dirigé aura droit à la moitié des biens du coupable ; l'autre moitié entrera dans les coffres de l'état ; en outre, la vie du délinquant sera mise à la merci du doge seul, à l'exclusion de tout autre. Je déclare que vous vous trouvez dans le cas prévu par la loi : car il appert manifestement que par des moyens indirects, et même directs, vous avez conspiré contre la vie du défendeur, et vous avez encouru la peine susdite. A genoux donc, et implorez la clémence du doge.

GRATIANO.

Demande qu'on te permette de t'aller pendre. Mais comme tes biens sont confisqués par l'état, il ne te reste pas même de quoi acheter une corde : en conséquence, tu seras pendu aux frais de la république.

LE DOGE.

Afin que tu voies combien nous différons, je t'accorde la vie avant que tu me la demandes ; la moitié de ta fortune appartient à Antonio ; l'autre moitié revient à l'état ; cette partie de la peine, si tu témoignes du repentir, pourra être commuée en une amende.

PORTIA.

En ce qui concerne la part de l'état, non celle d'Antonio.

SHYLOCK.

Prenez ma vie avec le reste ; ne l'épargnez pas :

vous m'enlevez ma maison quand vous m'enlevez l'appui qui la soutenait ; vous m'ôtez la vie quand vous m'ôtez ce qui me fait vivre.

PORTIA.

Qu'obtiendra-t-il de votre pitié, Antonio ?

GRATIANO.

Une corde gratis, rien de plus, au nom du ciel.

ANTONIO.

Je supplie monseigneur le doge, et toute la cour, de lui laisser la moitié de ses biens; il me suffit d'avoir l'usufruit de l'autre moitié, — à la charge par moi de le restituer, à sa mort, à l'homme qui a dernièrement enlevé sa fille : à cet arrangement je mets toutefois deux conditions, — l'une, qu'en retour de cette indulgence il se fera chrétien ; l'autre, que par une donation passée sous les yeux de la cour, il disposera de tous les biens qu'il possèdera au moment de sa mort en faveur de son gendre Lorenzo et de sa fille.

LE DOGE.

Il le fera ; sinon, je révoque le pardon que je viens de lui accorder.

PORTIA.

Y consentez-vous, Juif? répondez-vous ?

SHYLOCK.

J'y consens.

PORTIA.

Greffier, rédigez l'acte de donation.

SHYLOCK.

Veuillez me permettre de me retirer : je ne me sens pas bien ; envoyez-moi l'acte, et je le signerai.

LE DOGE.

Vous pouvez vous retirer ; mais ne manquez pas de signer.

GRATIANO.

Dans ton baptême tu auras deux parrains ; si j'avais été ton juge, tu en aurais eu dix de plus (1) pour t'envoyer non aux fonts baptismaux, mais à la potence.

SHYLOCK *sort.*

LE DOGE, *à Portia.*

Seigneur, je vous conjure de dîner chez moi.

PORTIA.

Je supplie humblement votre grâce de vouloir bien m'excuser ; il faut que je retourne ce soir à Padoue, et je suis obligé de partir sur-le-champ.

LE DOGE.

Je suis fâché que vous soyez si pressé. — An-

(1) C'est-à-dire douze jurés pur t'envoyer à la mort. (*Note de M. Laroche.*)

tonio, remerciez le docteur; vous lui avez, selon moi, de grandes obligations.

LE DOGE *sort avec* LES SÉNATEURS *et* SA SUITE.

BASSANIO.

Digne seigneur, mon ami et moi nous devons aujourd'hui à votre sagesse d'avoir été soustraits aux plus graves périls; nous vous prions d'accepter, en récompense de votre obligeante intervention, les trois mille ducats dus au Juif.

ANTONIO.

Sans compter que nous restons de beaucoup vos débiteurs, et que notre amitié et nos services vous sont à jamais acquis.

PORTIA.

On est assez payé quand on est satisfait ; je m'applaudis de vous avoir sauvé, et je m'estime en cela suffisamment payé ; je n'ai jamais eu l'âme mercenaire. Reconnaissez-moi, je vous prie, quand il nous arrivera de nous retrouver ensemble ; je fais des vœux pour votre bonheur, et prends congé de vous.

BASSANIO.

Seigneur, il faut absolument que je vous importune encore ; veuillez accepter quelque souvenir de nous, non comme salaire, mais comme gage de notre reconnaissance. Je vous demande en grâce deux choses, l'une de ne pas me refuser, l'autre de me pardonner mon insistance.

PORTIA.

Vous me pressez à tel point que je me vois forcé de céder. — (*A Antonio.*) Donnez-moi vos gants ; je les porterai en souvenir de vous. — (*A Bassanio.*) Comme gage de votre affection j'accepterai de vous cette bague. — Ne retirez pas votre main ; je ne prendrai rien de plus : votre amitié ne me la refusera pas.

BASSANIO.

Cette bague, seigneur, — hélas ! c'est une misère; je rougirais de vous donner si peu de chose.

PORTIA.

C'est le seul objet que je consente à accepter ; et, maintenant, je vous avouerai que je tiens à l'avoir.

BASSANIO.

Cette bague a pour moi un prix bien au-dessus de sa valeur réelle. Je vous donnerai la bague la plus chère qui soit à Venise ; pour la trouver, j'emploierai, s'il le faut, la voix du crieur public ; mais pour celle-ci, je vous prie de m'excuser.

PORTIA.

Je vois, seigneur, que vous n'êtes libéral que dans vos offres ; c'est vous qui m'avez appris à demander ; et maintenant vous m'apprenez comment on répond aux demandes importunes.

BASSANIO.

Seigneur, je tiens cette bague de ma femme : en

me la mettant au doigt, elle m'a fait jurer de ne jamais ni la vendre, ni la donner, ni la perdre.

PORTIA.

Voilà une excuse au service de bien des hommes qui veulent ménager les cadeaux. A moins que votre femme ne soit folle, lorsqu'elle saura ce que j'ai fait pour mériter cette bague, elle ne vous en voudra pas à tout jamais de me l'avoir donnée. Fort bien ; la paix soit avec vous !

PORTIA *et* NÉRISSA *sortent.*

ANTONIO.

Seigneur Bassanio, donnez-lui cette bague ; que ses services et mon amitié soient mis en balance avec les ordres de votre femme.

BASSANIO.

Courez, Gratiano ; tâchez de le joindre ; remettez-lui cette bague, et faites votre possible pour l'engager à venir chez Antonio. — Allez, dépêchez-vous.

GRATIANO *sort.*

BASSANIO, *continuant.*

Venez ; allons chez vous de ce pas. Demain matin de bonne heure nous partirons pour Belmont. Venez, Antonio.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Même ville. — Une rue.

Arrivent PORTIA *et* NÉRISSA.

PORTIA.

Informe-toi de la demeure du Juif ; remets-lui cet acte, et fais-le-lui signer ; nous partons ce soir, et notre arrivée précédera d'un jour celle de nos maris : la vue de cet acte fera grand plaisir à Lorenzo.

Arrive GRATIANO.

GRATIANO.

Charmant docteur, je suis enchanté d'avoir pu vous joindre. Le seigneur Bassanio, toute réflexion faite, vous envoie cette bague, et vous prie de vouloir bien lui accorder l'honneur de votre compagnie à dîner.

PORTIA.

C'est impossible : pour cette bague, je l'accepte avec beaucoup de reconnaissance, et je vous prie de le lui dire : je vous demanderai aussi de vouloir bien enseigner à mon jeune clerc la demeure du vieux Shylock.

GRATIANO.

Très volontiers.

NÉRISSA.

Seigneur, j'aurais deux mots à vous dire. (*Bas à*

Portia.) Je vais essayer si je puis obtenir de mon mari la bague que je lui ai fait jurer de garder toujours.

PORTIA.

Tu l'obtiendras, crois-moi ; ils nous jureront leurs grands dieux que c'est à des hommes qu'ils ont donné leurs bagues ; nous leur soutiendrons le contraire ; nous opposerons serments à serments. Va, dépêche-toi ; tu sais où tu me retrouveras.

NÉRISSA.

Venez, seigneur ; voulez-vous me montrer cette maison ?

GRATIANO *et* NÉRISSA *s'en vont d'un côté*, PORTIA *de l'autre.*

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

Belmont. — Une avenue devant le château de Portia.

Arrivent LORENZO *et* JESSICA.

LORENZO.

La lune resplendit : — Par une telle nuit, pendant qu'un vent doux caressait le feuillage silencieux, par une telle nuit, sans doute, Troïle, monté sur les remparts de Troie, exhala ses soupirs vers les tentes des Grecs, où reposait Cressida.

JESSICA.

Par une telle nuit, Thisbé d'un pied craintif effleura la rosée, aperçut l'ombre du lion avant de le voir lui-même, et s'enfuit épouvantée.

LORENZO.

Par une telle nuit, Didon vint s'asseoir, une branche de saule à la main, aux bords de la mer mugissante, et fit signe à son amant de revenir à Carthage.

JESSICA.

Par une telle nuit, Médée alla cueillir les plantes magiques qui rajeunirent le vieil Æson.

LORENZO.

Par une telle nuit, Jessica s'enfuit de la maison du Juif opulent, et suivit son fol amant de Venise à Belmont.

JESSICA.

Et par une telle nuit, le jeune Lorenzo lui jura de l'aimer toujours, et séduisit son âme par mille serments de constance, dont pas un n'était sincère.

LORENZO.

Et par une telle nuit, la charmante et malicieuse Jessica calomniait son ami, qui le lui pardonnait.

JESSICA.

Je vous tiendrais tête longtemps encore sur ce ton,

si personne ne venait ; mais, chut ! j'entends les pas d'un homme.

Arrive STÉPHANO.

LORENZO.

Qui s'avance ainsi à pas rapides, dans le silence de la nuit ?

STÉPHANO.

Un ami.

LORENZO.

Un ami ? quel ami ? Votre nom, je vous prie, mon ami ?

STÉPHANO.

Je me nomme Stéphano, et je viens vous annoncer qu'avant le lever du jour ma maitresse sera de retour à Belmont : elle erre dans les environs, s'agenouillant aux pieds des saintes croix qu'elle rencontre, et priant le ciel de bénir son mariage.

LORENZO.

Qui vient avec elle ?

STÉPHANO.

Personne qu'un saint ermite et sa suivante. Veuillez me dire si mon maitre est déjà de retour.

LORENZO.

Pas encore, et nous n'avons pas reçu de ses nouvelles. — Rentrons, je vous prie, Jessica, et allons

nous préparer à recevoir dignement la maîtresse de céans.

Arrive LANCELOT.

LANCELOT.

Holà ! holà ! holà ! holà !

LORENZO.

Qui appelle ?

LANCELOT.

Holà ! avez-vous vu monsieur Lorenzo, ainsi que madame Lorenzo ? Holà ! ho !

LORENZO.

Cesse de vociférer ; les voici.

LANCELOT.

Holà ! où ? où donc ?

LORENZO.

Ici.

LANCELOT.

Dites-leur qu'il est arrivé un courrier de la part de mon maître, sa sacoche pleine de bonnes nouvelles ; mon maître sera ici avant l'aube.

Il s'éloigne.

LORENZO.

Ma chère amie, rentrons pour attendre leur retour ; — Mais non, ce n'est pas la peine. Qu'est-il besoin

**

que nous rentrions ? L'ami Stephano, annonce, je te prie, au château, que ta maîtresse est sur le point d'arriver, et amène les musiciens ici en plein air.

STÉPHANO *s'éloigne.*

LORENZO, *continuant.*

Comme la clarté de la lune repose doucement sur cette verte pelouse ! Asseyons-nous ici, et que les sons de la musique caressent mollement notre oreille; le silence et la nuit conviennent aux accords de la douce harmonie. Assieds-toi, ma Jessica; vois comme le parquet des cieux est incrusté d'innombrables et brillantes patènes d'or. Parmi tous ces globes que tu vois, il n'en est pas un qui, dans sa marche, ne joigne sa céleste mélodie au chœur des chérubins aux jeunes yeux. Une harmonie semblable résonne dans l'âme immortelle ; mais le vêtement de fange et de corruption qui l'enveloppe nous empêche de l'entendre.

Arrivent DES MUSICIENS.

LORENZO, *continuant.*

Allons, venez, et qu'à vos accents Diane s'éveille; que vos suaves accords aillent frapper l'oreille de votre maîtresse, et que le charme de la musique l'attire vers sa demeure.

JESSICA.

Je ne saurais être gaie quand j'entends une musique mélodieuse.

LORENZO.

C'est parce que vos facultés sont attentives. Voyez un troupeau sauvage et folâtre de jeunes poulains qui n'ont point encore senti le mors ; voyez-les, cédant à la chaleur bouillante de leur sang, bondir follement dans la prairie et frapper l'air de leurs hennissements. Que par hasard le son de la trompette se fasse entendre, ou que le vent leur apporte quelque harmonie musicale, soudain vous les voyez qui s'arrêtent d'un commun accord ; et sous le charme vainqueur de la musique, le calme a remplacé la sauvage ardeur qui brillait dans leurs yeux. Aussi les poètes ont feint qu'Orphée attirait les arbres, les rochers et les ondes ; car il n'est point d'être si stupide, si insensible, si farouche qu'il soit, dont la musique ne change momentanément la nature. L'homme qui n'a pas de musique en lui, et que l'accord de sons harmonieux ne saurait émouvoir, n'est propre qu'aux trahisons, aux stratagèmes et aux rapines ; les mouvements de son âme sont ternes comme la nuit, et ses affections noires comme l'Érèbe ; c'est un homme dont il faut se défier. — Écoutons la musique.

PORTIA *et* NÉRISSA *paraissent à quelque distance.*

PORTIA.

C'est de la grande salle de mon château que part cette lumière que nous apercevons ; comme elle projette au loin sa clarté ! ainsi brille une bonne action dans un monde pervers.

NÉRISSA.

Nous ne l'apercevions pas quand la lune brillait.

PORTIA.

Ainsi une gloire est obscurcie par une gloire plus grande. Le délégué d'un roi jette un éclat royal, jusqu'au moment où le monarque vient à paraître. Alors toute sa dignité va se perdre, comme un faible ruisseau, dans l'immense océan. — J'entends de la musique! écoutons.

NÉRISSA.

C'est la musique ordinaire du château, madame.

PORTIA.

Je vois que les choses n'ont qu'une valeur relative; je trouve à ces accords je ne sais quoi de plus doux que pendant le jour.

NÉRISSA.

C'est le silence, madame, qui leur prête ce charme.

PORTIA.

Le corbeau chante aussi harmonieusement que l'alouette pour qui n'écoute ni l'un ni l'autre ; et je crois, en vérité, que si le rossignol chantait le jour, alors qu'il n'est pas de canard qui ne fasse entendre son gloussement, le rossignol serait mis, comme musicien, au niveau du roitelet. Combien de choses reçoivent de l'à-propos leur valeur et toute leur perfection ! — Chut ! Diane dort avec Endymion, et ne veut pas qu'on la réveille !

La musique cesse.

LORENZO.

Ou je me trompe fort, ou c'est la voix de Portia.

PORTIA.

Il me reconnait, comme l'aveugle reconnait le coucou, à sa voix discordante.

LORENZO.

Madame, soyez chez vous la bien venue.

PORTIA.

Nous avons prié pour nos maris ; et nous espérons que le ciel aura exaucé nos vœux. Sont-ils de retour ?

LORENZO.

Pas encore, madame ; mais il vient d'arriver un courrier qui annonce leur approche.

PORTIA.

Entre au château, Nérissa ; recommande à mes domestiques de ne point parler de notre absence ; — n'en dites rien non plus, Lorenzo, — ni vous, Jessica.

On entend une fanfare.

LORENZO.

Votre mari n'est pas loin, j'entends sa fanfare : nous sommes discrets, madame ; soyez sans crainte.

PORTIA.

Cette nuit me fait simplement l'effet d'un jour

malade ; peut-être a-t-elle quelque chose de plus pâle ; c'est comme l'un de ces jours où le soleil est caché.

Arrivent BASSANIO, ANTONIO, GRATIANO *et leur suite.*

BASSANIO.

Nous aurions le jour en même temps que les antipodes si, en l'absence du soleil, vous nous accordiez votre présence.

PORTIA.

Que ma clarté éclaire sans trop briller ; femme brillante fait un mari fâcheux, et puisse Bassiano ne jamais l'être pour moi ! Mais que Dieu arrange tout pour le mieux ! — Vous êtes le bien venu chez vous, mon seigneur.

BASSANIO.

Je vous rends grâces, madame ; veuillez accueillir mon ami. — Voilà Antonio, voilà l'homme auquel j'ai de si grandes obligations.

PORTIA.

Vous lui en avez de grandes en effet ; car il en avait contracté pour vous de bien graves.

ANTONIO.

J'en suis amplement payé.

Gratiano et Nérissa paraissent se livrer à part à une conversation animée.

PORTIA.

Seigneur, vous êtes le bien venu dans ce château; mais comme je veux vous le prouver autrement que par des paroles, laissons, je vous prie, toute cette politesse verbale.

GRATIANO, *à Nérissa*..

Par cette lune qui nous éclaire, je vous jure que vous m'accusez à tort ; sur ma parole, je l'ai donnée au clerc du juge. Mais je voudrais, ma chère, que le diable eût emporté celui qui l'a reçue, puisque vous prenez la chose tellement à cœur.

PORTIA.

Comment ! déjà une querelle ? de quoi est-il question ?

GRATIANO.

D'un anneau d'or, d'une bague sans valeur qu'elle m'a donnée, et dont la devise, vraie poésie de coutelier (1), portait ces mots : *Aimez-moi et ne me quittez pas.*

NÉRISSA.

Que parlez-vous de devise ou de valeur ? quand je vous l'ai remise, vous m'avez juré que vous la porteriez jusqu'à l'heure de votre mort, et qu'elle vous suivrait dans la tombe : par respect, sinon pour moi, du moins pour vos serments solennels, vous auriez

(1) Sur les couteaux de ce temps-là étaient gravées, à l'eau forte, de courtes sentences en forme de distiques. (*Note du traducteur.*)

dû la conserver. Vous l'avez donnée, dites-vous, au clerc d'un juge ! — je suis bien sûre que ce clerc-là n'aura jamais de barbe au menton.

GRATIANO.

Il en aura, s'il arrive à l'âge d'homme.

NÉRISSA.

Oui, s'il est possible qu'une femme devienne homme.

GRATIANO.

Je vous jure que je l'ai donnée à un jeune homme, à une sorte d'adolescent, à un petit bonhomme pas plus haut que vous, le clerc du juge. Ce petit babillard me l'a demandée pour ses honoraires ; je n'ai pas eu le courage de la lui refuser.

PORTIA.

S'il faut vous parler franchement, vous avez eu tort de vous être défait aussi légèrement du premier cadeau que vous teniez de votre femme, d'une bague mise à votre doigt sur la foi de vos serments, et que la fidélité conjugale avait rivée à votre chair. J'ai donné une bague à mon époux et lui ai fait jurer de ne jamais la quitter ; le voilà ! je suis sûre qu'il ne consentirait pas à s'en séparer, qu'il ne l'ôterait pas de son doigt pour tous les trésors que contient l'univers. En vérité, Gratiano, vous donnez à votre femme une cause de chagrin qui n'est que trop réelle, et si l'on m'en faisait autant, j'en perdrais la raison.

BASSANIO, *à part.*

Diantre ! ce que j'aurais peut-être de mieux à faire serait de me couper la main gauche et de jurer que j'ai perdu ma bague après l'avoir vaillamment défendue.

GRATIANO.

Le seigneur Bassanio a donné sa bague au juge qui la lui a demandée, et qui en effet l'avait bien méritée ; alors son petit clerc, qui avait pris la peine de faire quelques écritures, m'a pareillement demandé la mienne. L'un et l'autre ont insisté pour obtenir nos bagues et n'ont pas voulu accepter autre chose.

PORTIA.

Quelle bague avez-vous donnée, seigneur ? j'espère que ce n'est pas celle que vous avez reçue de moi ?

BASSANIO.

Si j'étais capable d'ajouter un mensonge à ma faute, je nierais le fait ; mais vous voyez que la bague n'est plus à mon doigt : je ne l'ai plus.

PORTIA.

Cœur perfide et sans foi ! Par le ciel, je jure de ne point aller avec vous que je n'aie revu ma bague.

NÉRISSA, *à Gratiano.*

Ni moi, que je n'aie revu la mienne.

BASSANIO.

Charmante Portia, si vous saviez à qui j'ai donné votre bague, pour qui je l'ai donnée, pour quel motif, et combien il a fallu pour cela me faire violence, alors que c'était la seule chose qu'on voulût accepter, vous modéreriez la violence de votre déplaisir.

PORTIA.

Si vous aviez connu la valeur de cette bague ou la moitié du prix de la personne qui l'avait donnée, si vous aviez compris que votre honneur était attaché à sa possession, vous ne vous en seriez pas séparé. Pour peu que vous eussiez mis de chaleur à la défendre, quel homme aurait été assez peu raisonnable, assez peu délicat, pour exiger le sacrifice d'un objet sacré pour vous. Nérissa m'apprend ce que je dois croire ; j'ai la certitude que c'est une femme qui a reçu ma bague.

BASSANIO.

Non, madame, j'en jure sur l'honneur et sur le salut de mon âme, ce n'est pas une femme, mais un docteur en droit qui a refusé trois mille ducats que je lui offrais, et qui m'a demandé ma bague. Je la lui avais refusée et avais laissé partir mécontent l'homme à qui je devais la vie de mon meilleur ami. Que vous dirai-je, charmante Portia ? j'ai malgré moi envoyé quelqu'un après lui pour la lui remette ; j'étais accablé par ma honte et le sentiment du bienfait que j'avais reçu ; mon honneur n'a pu souffrir la tache d'une telle ingratitude. Pardonnez-moi, charmante

Portia ; j'en prends à témoin les sacrés flambeaux de la nuit, si vous aviez été là, vous m'auriez vous-même demandé ma bague pour la donner à ce digne docteur.

PORTIA.

Que votre docteur n'approche jamais de mon château ; puisqu'il a obtenu le joyau qui m'était cher, et que vous aviez juré de conserver pour l'amour de moi, je ne serai pas moins libérale que vous ; je ne lui refuserai rien ; il aura tout, jusqu'à mes faveurs : soyez bien persuadé que je le connaîtrai : ne vous absentez pas une seule nuit, veillez sur moi avec des yeux d'Argus ; si vous y manquez, si vous me laissez seule, je vous jure, sur mon honneur qui m'appartient encore, que je partirai avec le docteur.

NÉRISSA, *à Gratiano.*

Et moi avec son clerc ; ainsi gare à vous, si vous me laissez à ma propre surveillance.

GRATIANO.

Fort bien ; mais que je ne l'y prenne pas, ou j'endommagerai la plume de votre jeune clerc.

ANTONIO.

Je suis la malheureuse cause de ces querelles.

PORTIA.

Ne vous affligez pas, seigneur ; vous n'en êtes pas moins le bien venu.

BASSANIO.

Portia, pardonnez-moi cette faute involontaire, et en présence de tous nos amis, je jure par ces beaux yeux, dans lesquels je me vois, —

PORTIA.

Homme double, qui vous voyez dans chacun de mes yeux : — jurez par votre duplicité, et je vous croirai.

BASSANIO.

De grâce, veuillez m'entendre : Pardonnez-moi cette faute, et je vous jure sur mon âme qu'à l'avenir je tiendrai avec vous mes serments.

ANTONIO, *à Portia.*

J'ai déjà engagé pour lui ma vie, qui, sans l'homme auquel il a remis votre bague, me serait maintenant ravie ; aujourd'hui je réponds, et j'y engage le salut de mon âme, que votre époux ne violera jamais sciemment la foi jurée.

PORTIA.

Eh bien, vous serez sa caution ; donnez-lui cet anneau, et recommandez-lui de le mieux garder que l'autre.

ANTONIO, *prenant une bague des mains de Portia, et la remettant à Bassanio.*

Prenez cette bague, seigneur Bassanio, et jurez de la conserver.

BASSANIO.

Par le ciel, c'est celle que j'ai donnée au docteur.

PORTIA.

Je la tiens de lui ; pardonnez-moi, Bassanio.

NÉRISSA, *à Gratiano, en lui présentant une bague.*

Pardonnez-moi aussi, mon cher Gratiano ; car ce petit bonhomme, le clerc du docteur, en retour de ceci...

GRATIANO.

Parbleu, voilà qui ressemble aux réparations des routes, en été, quand les routes sont suffisamment belles. Eh quoi ! sommes-nous donc trompés avant de l'avoir mérité ?

PORTIA.

Je vous vois tous ébahis. *(A Bassanio.)* Voici une lettre que vous lirez à loisir ; elle vient de Padoue ; elle est de Bellario ; vous y verrez que Portia était le docteur et Nérissa son clerc ; Lorenzo vous dira que je suis partie en même temps que vous, et que je viens d'arriver à l'instant ; je ne suis pas même entrée au château. — Antonio, soyez le bien venu : j'ai à vous donner de bonnes nouvelles auxquelles vous êtes loin de vous attendre : ouvrez promptement cette lettre ; vous y verrez que trois de vos navires, richement chargés, sont inopinément arrivés au port ; je vous laisserai ignorer par quel étrange hasard cette lettre est venue dans mes mains.

Elle lui remet une lettre.

ANTONIO.

Je demeure muet.

ANTONIO, *après avoir achevé sa lecture.*

Madame, vous m'avez donné tout à la fois la vie

et de quoi vivre ; cette lettre m'annonce, d'une manière certaine, que mes vaisseaux sont arrivés à bon port.

PORTIA.

Lorenzo, mon clerc, a aussi de bonnes nouvelles pour vous.

NÉRISSA.

Oui, et je les lui donnerai sans rétribution. — Je vous remets, à vous et à Jessica, un acte en bonne forme, par lequel le riche Juif vous lègue, après sa mort, la possession de tous ses biens.

LORENZO.

Belles dames, vous faites pleuvoir la manne sur des gens affamés.

PORTIA.

Le jour ne tardera pas à paraitre, et néanmoins je suis sûre que vous êtes impatients de connaitre les détails circonstanciés de tous ces événements : rentrons ; vous nous interrogerez sur faits et articles et nous vous répondrons en toute sécurité.

GRATIANO.

Très volontiers. Ma foi, tant que je vivrai, je ne redouterai rien tant que de perdre la bague de Nérissa.

Ils s'éloignent.

FIN DU MARCHAND DE VENISE.

FALSTAFF.

Qu'est-ce que Falstaff? A consulter son ami et compagnon le prince de Galles, c'est un bœuf gras rôti avec une farce dans le ventre. « A quoi est-il bon? A boire le xérès. A quoi est-il propre? A découper un chapon et à le manger. En quoi consiste son habileté? En ruse. En quoi rusé? En coquinerie. En quoi coquin? En tout. En quoi estimable? En rien. » Tout à l'heure cependant, le laissant pour mort sur le champ de bataille, le même prince dira du gros bonhomme qu'il regretterait moins amèrement bien des gens meilleurs que lui. Ce n'est pourtant pas pour sa bravoure, puisqu'aux qualités ci-dessus énoncées Falstaff joint au plus haut degré la vantardise et la pol-

tronnerie, dont il est proprement le type dans la galerie des originaux de Shakespeare. Mais le prince Henri a raison, cet original est attachant ; sa physionomie drôlatique se détache avec tant de pittoresque qu'elle est restée populaire, si populaire, si célèbre même que dans un recueil comme celui-ci, où l'on s'attache à montrer un instant au lecteur chacune des faces du génie de Shakespeare, l'absence de ce joyeux compagnon aurait été une lacune.

On a dit de Falstaff qu'il était le gascon du Nord : il est plus et moins. Du gascon il a la vanité et la faconde : il n'en a ni la bravoure ni le chevaleresque. Mais il a l'humour, cette tournure d'esprit si essentiellement anglaise, qu'elle ne saurait être traduite en aucune langue par un mot équivalent. Ce n'est pas précisément l'esprit, bien que l'esprit y entre pour beaucoup. Shakespeare a fait de Falstaff le type de l'humour : on dirait même qu'il s'est plu à rendre l'huître plus repoussante, pour mieux faire valoir la perle qui est dedans.

Falstaff est-il oui ou non un personnage historique ? Il est probable qu'un des compagnons de jeunesse du roi Henri V a porté ce nom. Il paraît même que ce Falstaff se serait distingué par quelques traits de caractère que la légende

aurait transmis au poète. Quelques critiques pensent au contraire que le personnage est de pure fantaisie, et qu'il n'y a d'historique que le nom d'un certain sir John Fastolfe qui paraît dans la première partie d'Henri VI(1). Laissons de côté cette question de pure érudition pour ne nous intéresser qu'au héros bouffon du drame « Henri IV, » et de la comédie « Les joyeuses commères de Windsor. »

Shakespare l'a fait trop mal elevé, ce vieux gentilhomme ruiné et ivrogne, pour que la lecture de ces deux pièces soit toujours agréable. Les gros mots, les expressions grasses, allant même jusqu'à l'ignoble, en encombrent presque toutes les pages. Chauve, ventru, tirant vers la soixantaine, mais conservé dans sa graisse, Falstaff égaye de ses facéties la troupe de coupeurs de bourse dont il fait sa société habituelle, et où le prince de Galles vient étudier l'humanité,... par en bas. Au milieu d'une des bordées qu'ils courent ensemble se place la première scène que nous avons détachée. Le prince, fils du roi Henri IV, s'amuse davantage dans les tavernes qu'à la cour pater-

(1) Cette pièce est généralement considérée comme apocryphe.

nelle où se préparent les événements les plus graves, gros de menaces pour la couronne. L'héritier présomptif ne paraît point s'en préoccuper : Falstaff est, lui aussi, assez indifférent à la chose publique ; mais son amitié s'alarme des sermons ennuyeux que son royal compagnon doit s'apprêter à subir.

Rentre FALSTAFF. (1)

LE PRINCE HENRI, *continuant :*

Voici Jack le maigre ; voici notre squelette. Eh bien, mon aimable ballon ? Combien y a-t-il de temps, Jack, que tu n'as vu tes genoux ?

FALSTAFF.

Mes genoux ? Quand j'avais ton âge, Henri, ma taille aurait tenu dans la serre d'un aigle ; j'aurais tenu dans la bague d'un alderman. Peste des soupirs et du chagrin ! ils vous gonflent un homme comme une vessie. J'ai de mauvaises nouvelles à t'annoncer : Sir John Bracy est venu ici de la part de ton père ; il te faut demain matin partir pour la cour. Cet écervelé du nord, Percy ; et ce Gallois qui a donné la bastonnade au puissant Amaimon (2), fait jurer foi et hommage au diable sur le fer d'une

(1) L'ordre des actes et des scènes changeant dans chaque édition différente de Shakespeare, nous n'avons pas cru devoir en donner l'indication.

(2) L'un des princes des démons. (*Note du traducteur.*)

pique galloise. — Comment diable est-ce qu'on l'appelle ?

POINS.

Glendower.

FALSTAFF.

Owen Glendower ; c'est bien lui ; et son gendre Mortimer : et le vieux Northumberland ; et cet Écossais des Écossais si agile, ce Douglas, qui, à cheval, gravit une montagne en ligne perpendiculaire. Eh bien donc, il est là, ainsi qu'un certain Mordake, et des milliers de bonnets bleus. Worcester s'est enfui cette nuit. Ces nouvelles ont fait blanchir la barbe de ton père : on peut maintenant acheter des terres à aussi vil prix que du maquereau pourri. Dis-moi, Henri, n'as-tu pas horriblement peur ? Comme héritier présomptif le monde entier pouvait-il t'offrir trois ennemis comparables à ce damné de Douglas, à cet enragé de Percy, à ce diable de Glendower ? N'as-tu pas horriblement peur ? Est-ce que tout ton sang ne se fige pas à ces nouvelles ?

LE PRINCE HENRI.

Pas le moins du monde, je t'assure ; j'aurais besoin pour cela d'avoir un peu de ton instinct.

FALSTAFF.

En tous cas, tu seras horriblement grondé demain quand tu paraîtras devant ton père ; si tu m'aimes, tu prépareras ta réponse.

LE PRINCE HENRI.

Voyons, représente mon père, et fais l'examen de ma conduite.

FALSTAFF.

Tu le veux ? Volontiers. Ce fauteil sera mon trône, cette dague mon sceptre, et ce coussin ma couronne.

LE PRINCE HENRI.

Ton trône est un escabeau, ton sceptre d'or un poignard d'étain, ta précieuse et riche couronne un piteux crâne chauve.

FALSTAFF.

Allons, si le feu de la grâce n'est pas entièrement éteint dans toi, maintenant tu vas être touché. Versez-moi à boire, afin que j'aie les yeux rouges, et que je paraisse avoir pleuré ; car il faut que je parle avec chaleur, et je le ferai sur le ton du roi Cambyse (1).

LE PRINCE HENRI.

Allons, ma révérence est faite.

FALSTAFF.

Et moi, je prends la parole. Rangez-vous, ma noblesse.

L'HOTESSE.

Ma foi; la farce est bonne.

(1) Allusion à un drame de l'époque, intitulé : *Tragédie lamentable*, mêlée de *scènes comiques, contenant la vie de Cambyse, roi de Perse*, par Thomas Preston, 1570. (*Note du traducteur.*)

FALSTAFF.

Ne pleurez pas, charmante reine, car les larmes sont inutiles.

L'HOTESSE.

Oh ! voyez donc comme il joue le rôle de père ! comme il tient son sérieux !

FALSTAFF.

Au nom du ciel, mylords, emmenez la reine désolée ; les écluses de ses yeux sont obstruées par les pleurs.

L'HOTESSE.

Oh ! c'est parfait ! il joue cela comme ces comédiens, à qui j'ai vu jouer leurs drôleries.

FALSTAFF.

Silence, pot à bière ; silence, chatouille-cerveau. — Henri, je m'étonne, non seulement de la manière dont tu passes ton temps, mais encore de la compagnie que tu hantes ; car si l'on peut dire de la camomille, que plus elle est foulée aux pieds, plus elle pousse ; néanmoins la jeunesse, plus on la gaspille, plus vite elle s'épuise. Tu es mon fils ; j'ai, pour le croire, d'abord la parole de ta mère, puis ma conviction personnelle ; mais surtout j'en ai pour garant cet abominable tic de l'œil gauche, et un fort sot abaissement de ta lèvre inférieure. Si donc tu es mon fils, voilà ou je veux en venir, pourquoi, étant mon fils, te fais-tu montrer au doigt ? Verra-t-on l'astre brillant des cieux faire le mauvais sujet, et manger des

mûres ? Ce n'est pas là une question à faire. Le fils du roi d'Angleterre est-il fait pour n'être qu'un voleur et pour chipper des bourses ? C'est une question à faire. Il y a une chose, Henri, dont tu as souvent entendu parler, et qui est connue de bien des gens dans notre pays sous le nom de poix : cette poix, ainsi que le rapportent d'anciens auteurs, est salissante ; il en est de même de la société que tu fréquentes ; car, Henri, ce n'est pas sous l'influence des fumées du vin que je te parle, mais les larmes aux yeux ; ce n'est pas pour rire, mais avec colère ; dans les maux les plus réels et non en vains mots. Pourtant il est un homme vertueux que j'ai souvent remarqué dans ta compagnie; mais j'ignore son nom.

LE PRINCE HENRI.

Quelle sorte d'homme est-ce, sous le bon plaisir de votre majesté ?

FALSTAFF.

Un homme d'une mine avantageuse, pardieu, assez corpulent ; il a l'air gai, l'œil gracieux et un port des plus nobles. Il peut avoir, je pense, une cinquantaines d'années, ou peut-être, par Notre-Dame, tire-t-il vers la soixantaine. Et maintenant, je me rappelle que son nom est Falstaff : si cet homme était un libertin, je serais fort trompé ; car, vois-tu, Henri, je lis la vertu dans ses yeux. Si donc on peut connaitre l'arbre par le fruit, comme le fruit par l'arbre, j'affirme, sans craindre de me tromper, qu'il y a de la vertu dans ce Falstaff. Fréquente-le ; quant aux

autres, bannis-les de ta présence. Et maintenant, dis-moi, mauvais garnement, dis-moi ce que tu es devenu depuis un mois.

LE PRINCE HENRI.

Est-ce là parler en roi ? Prends ma place, et je vais faire le rôle de mon père.

FALSTAFF.

Quoi ! tu me déposes ! Si tu t'en acquittes, tant pour l'attitude que pour le langage, avec la moitié seulement de la gravité et de la majesté que j'y ai mise, je veux qu'on me pende par les talons, comme un lapin ou un lièvre dans la boutique d'un marchand de volaille.

LE PRINCE HENRI.

Allons, je suis assis.

FALSTAFF.

Et moi, je suis debout. Messieurs, vous allez juger.

LE PRINCE HENRI.

Ah ça ! Henri, d'où viens-tu ?

FALSTAFF.

D'East-Cheap, mon noble seigneur.

LE PRINCE HENRI.

Les plaintes qu'on me fait sur ton compte sont graves.

FALSTAFF.

Par le sangbleu, monseignenr, elles sont fausses. — Oh ! vous allez voir comme je vais jouer mon rôle de jeune prince.

LE PRINCE HENRI.

Quoi ! tu jures, enfant pervers ? A l'avenir, ne lève plus les yeux su moi. Tu es violemment entrainé hors des voies du salut ; il y a un démon qui s'attache à tes pas sous la figure d'un corpulent vieillard : tu as pour compagnon non un homme, mais une vraie tonne. Pourquoi fais-tu la société de ce réceptacle d'humeurs, de cette huche de bestialité, de ce ballon d'hydropisie, de ce tonneau de xérès, de cet énorme sac à boyaux, de ce bœuf rôti avec une farce dans le ventre, de ce vice courbépar l'âge, de cette iniquité en cheveux blancs, de ce vieux ruffian, de cette vanité couverte de rides? A quoi est-il bon ? à goûter le vin et à le boire. A quoi excelle-t-il ? à découper un chapon et à le manger. En quoi est-il habile ? dans la ruse. En quoi rusé ? dans la perversité. En quoi pervers ? en toute chose. En quoi estimable ? en rien.

FALSTAFF.

Que votre majesté n'aille pas plus vite que je ne peux la suivre. De qui votre majesté veut-elle parler.

LE PRINCE HENRI.

De ce scélérat de Falstaff, de cet abominable

corrupteur de la jeunesse, de cette vieille barbe blanche.

FALSTAFF.

Monseigneur, je connais cet homme.

LE PRINCE HENRI.

Je le sais.

FALSTAFF.

Mais dire que je connais plus de mauvaises qualités en lui qu'en moi-même, ce serait en dire plus que je n'en sais. Qu'il soit vieux, et il n'en est que plus à plaindre, c'est ce que ses cheveux blancs attestent. Si le xérès et le sucre sont des crimes, Dieu vienne en aide aux criminels ! Si c'est un péché que d'être vieux et d'aimer à rire, je connais plus d'un honnête homme qui sera damné pour ce péché-là. Si par cela seul qu'on est gras, on mérite la haine, dès lors, les vaches maigres de Pharaon ont doit à notre affection. Non, monseigneur ; bannissez Péto, bannissez Bardolphe ; bannissez Poins ; quant à l'aimable Jack Falstaff, à l'excellent Jack Falstaff, au loyal Jack Falstaff, au vaillant Jack Falstaff, d'autant plus vaillant qu'il est ce qu'il est ; quant au vieux Jack Falstaff, ne le bannissez point de la compagnie de votre Henri : si vous bannissez le gros Jack, autant bannir le reste de l'univers.

LE PRINCE HENRI.

Je le bannis ; je le veux.

Voilà la note de l'humour purement drôlatique. Le second épisode tourne au Callot. Le prince Henri a montré à son père le penseur sous le libertin et le futur Henri V sous le masque du prince de Galles. Les événements se sont précipités et nous sommes au beau milieu de la bataille de Shrewsbury. La rébellion est à demi vaincue. Falstaff, toujours ivrogne et poltron, a mis une bouteille dans la gaîne de son pistolet; mais Henri l'a tout de même traîné au combat. Au premier choc Falstaff tombe : il n'est pas même blessé, mais il fait le mort pour se mettre en sûreté.

Arrive FALSTAFF.

FALSTAFF.

Bravo Henri ! courage, Henri ! — Oh ! tu ne trouveras pas ici un jeu d'écolier, je t'en réponds.

Arrive DOUGLAS : *il attaque Falstaff, qui se jette à terre et contrefait le mort, puis* DOUGLAS *s'éloigne ; Hotspur est blessé et tombe.*

HOTSPUR.

O Henri, tu m'as ravi ma jeunesse; ce que je re-

grette, c'est moins cette vie fragile que je perds, que ces titres glorieux que tu as conquis sur moi. Voilà ce qui blesse ma pensée plus douloureusement que ton épée n'a déchiré mes chairs. Mais la pensée est l'esclave de la vie, et la vie est le jouet du temps, et le temps lui-même, qui voit devant lui passer l'univers, doit finir un jour. Oh ! je pourrais prophétiser l'avenir, si la main pesante et glacée de la mort n'enchainait ma langue. Non, Percy, tu es poussière, et la pâture —

Il meurt.

LE PRINCE HENRI.

Des vers, brave Percy. Adieu, grand cœur, ambition mal tissée, combien te voilà rétrécie ! quand la vie animait ce corps, un royaume était pour lui un espace trop étroit ; mais maintenant deux enjambées de la terre la plus vile lui suffisent. Cette terre sur laquelle tu es gisant ne compte pas, parmi les vivants qu'elle porte, de guerrier aussi intrépide que toi. Si tu pouvais entendre mes éloges, je ne te prodiguerais pas ces témoignages de mon admiration. *(Il détache son écharpe et lui en couvre la figure.)* Permets que mon écharpe couvre tes traits défigurés ; et je m'honore de payer à tes mânes ce tribut légitime de mon affection. Adieu ! que ta gloire te suive dans le ciel ! que l'humiliation de ta défaite dorme avec toi dans la tombe, mais qu'elle ne soit point rappelée dans ton épitaphe. *(Il aperçoit Falstaff étendu par terre.)* Eh quoi ! mon vieux camarade ! cette énorme masse de chair n'a-t-elle pu conserver un peu de vie ? Pauvre Jack, adieu ! la perte d'un homme meilleur me ferait

moins faute. Oh ! ton absence me laisserait un grand vide, si j'étais épris du néant. Dans cette lutte sanglante la mort a immolé de plus nobles victimes, mais elle n'a point abattu de plus gras gibier. — *(Se tournant vers le cadavre de Percy.)* Sous peu, je te ferai embaumer ; jusque-là, mon noble Percy, reste étendu dans ton sang.

FALSTAFF, *se relevant avec lenteur.*

M'embaumer ! Si tu m'embaumes aujourd'hui, je te permets de me saler demain et de me manger ensuite. Par la sangbleu, il était temps de contrefaire le mort, ou cet Ecossais brutal n'aurait donné mon compte.

Que dis-je, contrefaire ? je mens, tout est réel en moi : c'est la mort qui est une illusion, la vie est une réalité ; l'homme qui ne vit pas n'est qu'un simulacre d'homme ; mais contrefaire le mort afin de vivre, ce n'est pas contrefaire, c'est vivre de la vie réelle. La prudence est la meilleure partie du courage : c'est grâce à cette meilleure partie que j'ai sauvé ma vie. Diable ! j'ai peur de ce salpêtre de Percy, tout mort qu'il est. Si sa mort aussi n'était qu'une feinte, et s'il allait se relever ! je crains bien que des deux morts ce ne fût lui qui eût le dessus ; je vais le mettre hors d'état de nuire, et puis je jurerai que je l'ai tué. Pourquoi ne pourrait-il pas se relever aussi bien que moi ? Seuls des yeux pourraient me démentir, et personne ne me voit ; c'est décidé. Allons, camarade, encore cette blessure dans la cuisse, et viens avec moi.

Il porte à Hotspur un coup d'épée, et le charge sur son dos.

Revient LE PRINCE HENRI *accompagné du* PRINCE JEAN.

LE PRINCE HENRI.

Allons, mon frère, tu as bravement étrenné ton épée vierge encore.

LE PRINCE JEAN.

Doucement ! que vois-je là ? ne m'aviez-vous pas dit que ce gros homme était tué ?

LE PRINCE HENRI.

Oui ; je l'ai vu mort, étendu sans vie et sanglant sur la poussière. — *(A Falstaff.)* Es-tu vivant ? ou n'est-ce qu'une illusion de mes sens ? Je t'en prie, parle ; que le témoignage de nos oreilles confirme celui de nos yeux. Tu n'es pas ce que tu sembles.

FALSTAFF.

Non, très certainement ; je ne suis pas un homme double ; mais si je ne suis pas John Falstaff, prenez alors que je ne suis qu'un Jeannot. *(Jetant le cadavre à terre.)* Voilà Percy ; si votre père veut me conférer quelques honneurs, soit ; sinon, qu'il tue lui-même le premier Percy qui se présentera. Je m'attends à être fait comte ou duc, je vous en donne ma parole.

LE PRINCE HENRI.

Comment ! mais c'est moi-même qui ai tué Percy ; et toi, je t'ai vu mort.

FALSTAFF.

Vous l'avez tué ? Seigneur, comme le monde est

livré au mensonge ? je conviens que j'étais étendu à terre, et sans haleine. Il en était de même de lui ; mais nous nous sommes relevés en même temps, et nous sommes battus une grande heure à l'horloge de Shrewsbury. Si l'on me croit, à la bonne heure ; sinon, que ceux dont le devoir est de récompenser la valeur, aient sur leur conscience ce péché d'ingratitude. Je soutiendrai jusqu'à la mort que je lui ai fait cette blessure dans la cuisse ; si l'homme était encore en vie, et qu'il osât me démentir, je lui ferais avaler la moitié de la lame de mon épée.

LE PRINCE JEAN.

Voilà la plus étrange histoire que j'aie jamais entendue.

LE PRINCE HENRI.

Mon frère, vous saurez que c'est le plus étrange drôle qu'il y ait au monde. — *(A Falstaff.)* Allons, porte sur ton dos ta noble charge. Pour ce qui est de moi, si un mensonge peut t'être bon à quelque chose, je te dorerai des meilleures paroles que je pourrai trouver.

Là Falstaff est repoussant, malgré son esprit : le coup d'épée dans la cuisse d'un ennemi mort nous révolte. Mais comment en vouloir longtemps à un gros homme qui vous répond : « Tu sais que dans l'état d'innocence Adam a failli : que peut donc faire le pauvre Jack Fal-

staff en ce temps de corruption. J'ai plus de chair qu'un autre homme; donc j'ai plus de fragilité. »

C'est dans les « Joyeuses commère de Windsor » que se trouve l'histoire du panier. Le panier de Falstaff est comme le sac de Scapin. Une esquisse de ce type bizarre serait incomplète sans cet accessoire que la légende populaire a rendu inséparable du personnage. Malheureusement Sir John n'a pas fait comme les bons vins qu'il aime tant à déguster : il s'est encore gâté en vieillissant. Son vocabulaire s'est tellement enrichi que la comédie est encore moins décente que le drame. Mistress Page et Mistress Ford aiment à rire comme l'indique le titre : loin d'être prudes, tout au plus sont-elles bien prudentes. Vertueuses cependant elles n'acceptent la cour que leur fait le vieux gentilhomme débauché que pour se gausser de lui, et un peu pour taquiner leurs maris. Mistress Ford surtout est enchantée de faire coup double, et de punir à la fois l'insultante audace du chevalier et les insultants soupçons de son époux. Falstaff a fait parvenir à toutes deux une même épitre amoureusement burlesque. Ces dames se sont communiqué leurs billets doux, identiques

sauf le nom, et ont combiné ensemble la farce que voici :

SCÈNE III.

Une chambre dans la maison de M. Ford.

Entrent Mme FORD *et* Mme PAGE.

Mme FORD.

Holà ! Jean ! holà ! Robert !

Mme PAGE.

Dépêchez-vous ! dépêchez-vous ! Où est le grand panier au linge ?

Mme FORD.

Il est prêt. (*Elle appelle.*) Holà ! Robin !

Entrent des DOMESTIQUES *portant un grand panier.*

Mme PAGE.

Venez par ici, venez.

Mme FORD.

Posez-le là.

Mme PAGE.

Donnez vos ordres à vos gens : nous n'avons pas de temps à perdre.

Mme FORD.

Comme je vous l'ai dit, vous, Jean, et vous,

Robert, tenez-vous ici tout près dans la brasserie ; quand je vous appellerai, vous viendrez, et sans délai, sans hésiter, vous chargerez ce panier sur vos épaules : vous l'emporterez en toute hâte dans la prairie de Datchet, où l'on blanchit le linge ; et vous le viderez dans le fossé bourbeux, près du bord de la Tamise.

Mme PAGE.

Vous entendez ?

Mme FORD.

Je leur ai déjà fait leur leçon ; je n'ai pas besoin de leur en dire davantage. (*Aux domestiques.*) Allez, et revenez quand je vous appellerai.

LES DOMESTIQUES *sortent*.

Mme PAGE.

Voici le petit Robin.

Entre ROBIN.

Mme FORD.

Eh bien ! mon petit émouchet, quelles nouvelles ?

ROBIN.

Madame Ford, sir John, mon maître, est à la porte de derrière, et désire vous voir.

Mme PAGE.

Mon petit pantin, nous avez-vous gardé le secret ?

ROBIN, *à Mme Page.*

Je vous en donne ma parole : mon maître ignore que vous êtes ici ; il m'a menacé d'une éternelle liberté si je vous parle de cette affaire : il a juré qu'il me mettrait à la porte.

Mme PAGE.

Tu es un bon enfant ; ta discrétion sera pour toi un tailleur, et te vaudra un haut-de-chausses et un pourpoint neuf. Je vais me cacher.

Mme FORD.

Faites. (*A Robin.*) Allez dire à votre maître que je suis seule. Madame Page, rappelez-vous votre rôle.

ROBIN *sort.*

Mme PAGE.

Je vous en réponds ; si je ne le joue pas bien, sifflez-moi.

Mme PAGE *sort.*

Mme FORD.

Vogue la galère ! Nous allons traiter comme il faut ce gros melon d'eau ; nous lui apprendrons à distinguer les geais des tourterelles.

Entre FALSTAFF.

FALSTAFF.

A la fin je vous tiens, mon céleste bijou (1).

(1) Ce vers est tiré du poème d'*Astrophel et Stella*, par SIDNEY. (*Note du traducteur*).

Maintenant je puis mourir, car j'ai assez vécu : j'ai atteint le terme de mon ambition. O fortuné moment!

Mme FORD.

O suave sir John Falstaff!

FALSTAFF.

Madame Ford, je ne sais pas flatter ; je ne sais pas babiller, madame Ford. Je vais exprimer un vœu coupable : Plût à Dieu que votre mari fût mort! je vous prendrais pour ma mylady ; je suis prêt à le déclarer devant le lord le plus huppé du royaume.

Mme FORD.

Moi, votre mylady, sir John ? je ferais une piteuse mylady.

FALSTAFF.

Que la cour de France m'en montre une pareille ! Voilà des yeux qui rivaliseraient avec le diamant ; la courbe élégante de ce front semble faite exprès pour recevoir la plus belle coiffure de Venise.

Mme FORD.

Un simple mouchoir, sir John ; c'est tout ce qui sied à mon front, et encore c'est tout au plus.

FALSTAFF.

C'est une trahison que de parler ainsi de vous-même : vous figureriez à la cour dans la perfection ; et sous un vertugadin semi-circulaire ce pied ferme

et bien posé donnerait à votre démarche un relief excellent. Je vois ce que vous seriez sans la fortune ennemie ; la nature est votre amie, vous ne sauriez le cacher.

Mme FORD.

Croyez-moi, je n'ai rien de tout cela.

FALSTAFF.

Qu'est-ce qui m'a fait vous aimer ? Cela seul doit vous convaincre qu'il y a en vous quelque chose d'extraordinaire. Tenez, voyez-vous, je n'entends rien à l'art de flatter ; je ne puis vous dire : Vous êtes ceci, vous êtes cela, comme font ces jeunes muguets qu'on prendrait pour des femmes en habits d'hommes, et qui exhalent plus de parfums que le marché aux herbes dans la saison des simples : je ne le puis ; mais je vous aime, je n'aime que vous, et vous le méritez.

Mme FORD.

Je crains que vous ne me trompiez, sir John ; vous aimez madame Page.

FALSTAFF.

C'est comme si vous disiez que j'aime à me promener devant la porte de la prison pour dettes, que je déteste comme la gueule d'un four à chaux.

Mme FORD.

Dieu sait combien je vous aime ; vous le saurez un jour.

FALSTAFF.

Conservez-moi cette inclination ; je la mérite.

Mme FORD.

C'est vrai, je dois vous le dire ; sans quoi je ne vous aimerais pas.

ROBIN, *appelant du dehors.*

Madame Ford ! madame Ford ! madame Page est à la porte, agitée, toute essoufflée, les yeux hagards; elle demande à vous parler sur-le-champ.

FALSTAFF.

Elle ne me verra pas ; je vais me cacher derrière la tapisserie.

Mme FORD.

Oui, de grâce : c'est une femme dont la langue est à craindre.

Falstaff se cache.

Entrent Mme PAGE *et* ROBIN.

Mme FORD, *poursuivant.*

Eh bien ! qu'y a-t-il ? que me voulez-vous ?

Mme PAGE.

O madame Ford ! qu'avez-vous fait? vous êtes déshonorée, vous êtes perdue, perdue à jamais.

Mme FORD.

Qu'y a-t-il donc, ma bonne madame Page ?

**

Mme PAGE.

O quel malheur, madame Ford, qu'ayant un honnête homme pour mari, vous lui donniez un pareil motif de vous soupçonner !

Mme FORD.

Quel motif de me soupçonner ?

Mme PAGE.

Quel motif ! Honte à vous ! Combien je m'étais trompée sur votre compte !

Mme FORD.

Mais encore, de quoi s'agit-il ?

Mme PAGE.

Malheureuse, votre mari va venir, accompagné de tous les exempts de Windsor, afin de découvrir un galant qui, dit-il, est maintenant ici, de votre consentement, dans le coupable dessein de mettre à profit son absence. Vous êtes perdue !

Mme FORD, *bas à Mme Page.*

Parlez plus haut. (*Élevant la voix.*) J'espère que cela n'est pas.

Mme PAGE.

Priez Dieu que cela ne soit pas, et que vous n'ayez pas un homme ici caché ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que votre mari, avec tout Windsor à sa suite, vient chercher ici le galant. Je suis accourue vous le dire ; si vous vous sentez irréprochable, j'en suis

charmée ; mais si vous avez ici un ami, pour Dieu, faites-le partir. Ne demeurez pas interdite ; appelez à votre aide toutes vos facultés, défendez votre réputation, ou dites adieu pour jamais à votre bonne vie.

Mme FORD.

Que faire ? J'ai ici un homme, un ami bien cher. Je redoute moins ma propre honte que le danger qu'il peut courir : je voudrais, dût-il m'en coûter mille livres sterling, qu'il fût hors du logis.

Mme PAGE.

Par pudeur ! Il ne sert de rien de dire : *je voudrais, je ne voudrais pas* ; votre mari sera ici dans un instant; il vous faut trouver un moyen de le faire évader : car il est impossible que vous le cachiez dans la maison. Oh ! combien vous m'avez trompée ! Justement, voici un panier ! si le galant est de taille raisonnable, il pourra s'y fourrer ; vous le recouvrirez de linge sale, que vous aurez l'air d'envoyer à la lessive ; et comme c'est la saison du blanchissage, vos deux domestiques pourront le porter à la prairie de Datchet.

Mme FORD.

Il est trop gros ; il n'entrera jamais là. Mon Dieu! quel parti prendre ?

Falstaff sort de derrière la tapisserie.

FALSTAFF.

Voyons cela, voyons cela ! Oh ! j'y entrerai, j'y entrerai ; suivez le conseil de votre amie ; j'y entrerai.

Mme PAGE, *bas.*

Eh quoi ! vous ici, sir John Falstaff ? Est-ce là, chevalier, ce que disaient vos lettres ?

FALSTAFF, *bas à Mme Page.*

Je vous aime et n'aime que vous au monde ; aidez à mon évasion ; je vais me fourrer là dedans... jamais je ne pourrai...

Il entre péniblement dans le panier, que les deux femmes recouvrent de linge sale.

Mme PAGE, *à Robin.*

Jeune homme, aidez à couvrir votre maître ; madame Ford, appelez vos gens. — Chevalier hypocrite !

Mme FORD.

Holà ! Jean ! Robert ! venez. (*Robin sort, des domestiques entrent.*) Dépêchez-vous, prenez ce panier de linge ; où est le bâton à passer dans l'anse ? ne perdez pas de temps : portez cela à la blanchisseuse dans la prairie de Datchet ; dépêchez-vous.

Entrent FORD, PAGE, CAIUS *et* SIR HUGUES EVANS.

FORD.

Avancez, je vous prie ; si je soupçonne sans motif, moquez-vous de moi, et que je sois pour vous un objet de risée ; je l'aurai mérité. Arrêtez : où portez-vous cela ?

LES DOMESTIQUES.

A la blanchisserie, mon ami.

Mme FORD.

Que vous importe ? de quoi vous mêlez-vous ? Il ne vous manquerait plus que de vous occuper du blanchissage.

FORD.

Du blanchissage ? Plaise à Dieu que vous puissiez vous blanchir à mes yeux ! Blanchissage ! allez si mes soupçons se confirment, vous ne serez pas blanche ! (*Les domestiques emportent le panier.*) Messieurs, j'ai rêvé cette nuit ; je vous conterai mon rêve. Tenez, voici mes clefs : montez dans mes appartements ; cherchez, fouillez partout ; je vous réponds que le canard sera délogé. Commençons par fermer cette issue. (*Il ferme la porte à clef.*) C'est bien ; maintenant, fouillons le terrier.

PAGE.

Mon cher monsieur Ford, écoutez la raison ; c'est trop vous faire injure à vous-même.

FORD.

Il est vrai, monsieur Page ; messieurs, vous allez bientôt vous divertir : suivez-moi, messieurs.

Il sort.

EVANS.

Voilà une jalousie bizarre.

CAIUS.

Morbleu ! ce n'est pas la mode en France ; nous en France, nous ne sommes pas jaloux.

PAGE.

Suivons-le, messieurs ; voyons le résultat de ses recherches.

EVANS, PAGE *et* CAIUS *sortent*.

Mme PAGE.

J'espère que voilà un tour doublement excellent.

Mme FORD.

Je ne sais ce qui me plait le plus, la déconvenue de mon mari ou celle de sir John.

C'est du gros sel, mais tout gros qu'il est il a amusé bien des générations. Cette farce n'est d'ailleurs pas la dernière, et la fin de la comédie nous montre le gros bonhomme houspillé par ces dames, leurs filles et leurs amis, déguisés en farfadets. La plaisanterie va même un peu loin, car, après l'avoir fait jeter à l'eau, on le brûle avec des torches, on le poursuit de mille tours, sans pourtant le corriger. Falstaff d'ailleurs ne serait pas Falstaff s'il était corrigible. Comme dit Monsieur Taine, son immoralité est si profonde et si naïve qu'elle ne choque plus et se sauve par la bonhomie. Les religieuses qui soignaient le bon Lafontaine disaient que Dieu n'aurait jamais le courage de le damner : ainsi le lecteur, même le plus sévère, rit trop de Falstaff pour n'être pas désarmé.

Bruxelles. — Imp. A. VROMANT.

MAY

823SJ MP
2

Shakespeare

Oeuvres choises de Shakespeare

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
0040172210

CLASSIQUES POUR TOUS

CHOIX DE CHEFS-D'ŒUVRE DES LITTÉRATURES FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRES.

Volumes in-18 vergé teinté, caractères elzévir, titres rouge et noir, 60 c.; cartonnage classique, 85 c.; cart. élégant, toile anglaise, 1 fr.

I à IV. — CORNEILLE, avec notes par Fr. Godefroy, 4 vol.

V. — LA CHANSON DE ROLAND, avec notes, par le baron d'Avril. 1 vol. (4e édition).

VI à IX.— CHOIX DE LETTRES DE Mme DE SÉVIGNÉ, avec notes par F. Godefroy. 4 vol. (3 vol. publiés).

X.— PETIT ROMANCERO, choix de vieux chants espagnols traduits et annotés par le comte de Puymaigre. 1 vol.

XI et XII. — LES PSAUMES, traduction nouvelle, avec commentaire, par A. J. Clerc, 2 vol.

XIII. — CONSIDÉRATIONS SUR LA FRANCE par J. de Maistre, avec préface par M. René Bazin. 1 vol.

XIV.— LES POÈTES DU FOYER, poésies allemandes traduites avec préface et notes de M. Ch. Dubois, 1 vol.

XV. — MAXIMES ET RÉFLEXIONS MORALES DE LA ROCHEFOUCAULD, avec notes de M. Jules Levallois. 1 vol.

XVI. — RÉFLEXIONS SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par Edmond Burke, extraits de la traduction française de 1791, préface et notes par René Bazin.

XVII. — BALLADES ANGLAISES ET ÉCOSSAISES, traduites et annotées par Emm. de Saint-Albin.

XVIII et XIX. — LES SAINTS ÉVANGILES, traduction française, avec commentaire, par l'abbé René de Laperche, 2 vol.

XX.— AVANT MALHERBE, Anthologie des poètes français du XVe et du XVIe siècle, par J. Vaudon.

XXI. — LE LIVRE DES BALLADES ALLEMANDES, traduites et annotées par Emm. de Saint-Albin.

XXII et XXIII. — LES CARACTÈRES DE LA BRUYÈRE, édition annotée par Jules Levallois. 2 vol.

XXIV à XXVII. — SHAKESPEARE, théâtre choisi; édition annotée par Henri de Pezac

EN PRÉPARATION

CALDÉRON, 2 vol.; — ŒUVRES CHOISIES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES; — FABLIAUX DU MOYEN AGE; — LE VŒU DE VIVIEN, chanson de geste du XIIe siècle, etc.

Brux. — Imp. A. Vromant.